L'ESPAGNE
ET
LE PORTUGAL.



Salamanque

L'ESPAGNE
ET LE PORTUGAL,

OU

MOEURS, USAGES ET COSTUMES

DES HABITANS DE CES ROYAUMES.

PRÉCÉDÉ D'UN PRÉCIS HISTORIQUE,

PAR M. BRETON.

Ouvrage orné de cinquante-quatre planches représentant douze vues et plus de soixante costumes différens, la plupart d'après des dessins exécutés en 1809 et 1810.

TOME CINQUIEME.

PARIS,

A. Nepveu, Libraire, passage des Panoramas.

1815.



Salamanque

L'ESPAGNE

ET

LE PORTUGAL.

SUITE DU ROYAUME DE LÉON.

SALAMANQUE.

Cette ville bâtie en amphithéâtre sur les bords de la rivière de *Tormes*, offre de loin un aspect magnifique (1). En venant par la route de

(1) Voyez la planche en regard.



Salamanque

Ciudad-Rodrigo, l'on aperçoit à une grande distance ses hautes tours, ses dômes entourés de plusieurs clochers ou *minarets* à la manière des mosquées arabes.

Le pont en pierres, représenté dans notre estampe est, au moins en partie, l'ouvrage des Romains. Il est composé de vingt-cinq arches (1) surmontées de cintres massifs. Les arches en ogives sont d'une construction plus moderne. La longueur totale du pont est de cinq cents pieds.

Au milieu du pont est une construction singulière, c'est une espèce

---

(1) M. de la Borde dit vingt-sept arches ; je traduis ce passage d'un voyage anglais où se trouve le dessin que nous donnons ici.



Servantes de Salamanque.

d'arc de triomphe qui s'étend d'un parapet à l'autre, et s'élève à une grande hauteur.

Les maisons de cette ville sont au nombre de huit mille; cependant M. Bourgoing n'évalue sa population actuelle qu'à *deux mille huit cents feux*. Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ce calcul, il est certain que le nombre des habitans étoit autrefois beaucoup plus considérable.

« Lorsqu'on aperçoit les tours de Salamanque, dit M. de la Borde, l'œil s'y fixe, on ne les perd pas de vue, et elles délassent de la perspective assez fatigante des montagnes qu'on quitte; mais bientôt, pour peu qu'on ait de connoissance de la littérature espagnole, on se sent ému à l'aspect qu'offrent les clochers et

les édifices qui dominent l'ensemble de cette ville, cité illustre par son université et par les hommes fameux qu'elle a fournis à toute l'Espagne ».

L'abbé Ponz rapporte cet éloge emphatique d'un auteur espagnol qui regarde Salamanque comme le séjour des Muses et la *mère universelle* de toutes les Sciences. « Tous les éloges, dit le même auteur, seroient insuffisans pour une ville si illustre par son académie, si célèbre et si connue du monde entier ».

Un voyageur italien qui n'a considéré apparemment que le dehors des édifices, se récrie contre l'extrême saleté de Salamanque, contre ses rues étroites, mal pavées et d'un terrein inégal. Il convient cependant qu'il y a une très-belle place publique.

En effet, cette place, de construction moderne, est entourée d'édifices somptueux et réguliers, soutenus sur quatre-vingt-dix arcades, comme les maisons de la place royale à Paris. Les bâtimens sont de plus ornés d'un triple rang de balcons qui se succèdent sans interruption, comme on le verra à Paris dans la belle rue de Rivoli, si jamais elle est achevée.

On a ménagé dans les archivoltes des médaillons, pour y sculpter l'effigie de tous les personnages célèbres dont l'Espagne se glorifie. D'un côté l'on voit le portrait de tous les rois de Castille, jusques et y compris Charles III. On voit de l'autre les effigies de Bernard del Carpio, Gonzalve de Cordoue, Fernand Cor-

tez et autres personnages justement renommés. Les cartouches du côté oriental sont encore vides, et l'on a peut-être raison de ne pas trop se presser de les remplir.



Intérieur de la Cathédrale de Salamanque

CATHÉDRALE
DE SALAMANQUE.

Malgré son peu de population actuelle, il y a dans Salamanque, outre l'église métropolitaine, vingt-sept paroisses, vingt-cinq couvens d'hommes et quatorze de filles. M. Bourgoing dit : « qu'après cela, il ne faut « plus être étonné de sa pauvreté et « de sa dépopulation. » Je crois au contraire y voir la preuve incontestable qu'autrefois cette ville étoit plus riche et mieux pourvue d'habitans. La séparation du Portugal et surtout la translation à Madrid du

siége du gouvernement n'ont pu manquer d'exercer une influence préjudiciable sur cette partie du royaume.

La cathédrale une des plus célèbres de l'Espagne, et l'un des plus beaux bâtimens gothiques, fut commencée sous le règne de Léon X, que l'on peut considérer comme l'âge d'or des arts et des belles-lettres. Elle n'a été finie que vers le milieu du dernier siècle. Les travaux en ayant été interrompus plusieurs fois et successivement repris, il en est résulté une inégalité choquante dans les dessins de l'architecture et surtout dans les ornemens. Quoique l'ensemble soit d'une grande beauté, l'on ne peut s'empêcher de remarquer ces défauts.



Docteur de Salamanque.

L'extérieur de l'édifice offre à profusion des bas-reliefs, des sculptures en ronde-bosse et de riches moulures. Les sujets sont tirés de la Bible. Un des morceaux les mieux conservés est une niche en ogive comme celles du portail de Notre-Dame à Paris; on y a représenté l'Adoration des Mages.

L'intérieur de l'église a le caractère d'une simplicité majestueuse (1). La longueur est de trois cent soixante-dix-huit pieds sur cent quatre-vingt-un pieds de largeur, sans compter l'épaisseur des murs. L'élévation de la nef est de cent trente pieds; les bas-côtés ont quatre-vingts pieds de hauteur.

---

(1) Voyez la planche en regard.

Les colonnes qui supportent la voûte, sont de fortes dimensions, et composées de plusieurs *fascicules* gothiques. Les chapiteaux sont dorés avec magnificence.

Le maître-autel séparé de la nef par une rampe de fer, est couvert de velours cramoisi. L'intérieur du dôme s'élève au-dessus à une hauteur prodigieuse; il est enrichi de dorures et peint de couleurs très-vives, selon le goût des Espagnols.

Les chapelles de côté sont fermées, excepté les jours de la fête du saint à qui elles sont dédiées. On les tapisse alors de riches tentures, et l'on y prodigue les ornemens de toute espèce.

Le long des murs de l'édifice, règne une superbe balustrade d'un excellent goût.

Les voyageurs remarquent aussi le tombeau d'un prélat, au nord du maître-autel.

Le clocher d'une hauteur considérable, est entouré d'une superbe galerie, où plusieurs personnes peuvent se promener à-la-fois.

ÉGLISE DES DOMINICAINS.

PORTAIL DES AUGUSTINS.

Ce couvent est également cité comme un des monumens remarquables de Salamanque.

La façade et les sculptures extérieures ressemblent à celles de la cathédrale. On y trouve la même richesse, la même profusion d'ornemens, le même mélange de décorations presque incompatibles de l'architecture gothique et de l'architecture grecque.

L'intérieur de l'église est sombre, mais ne sert peut-être qu'à rendre



Intérieur de l'église des Dominicains à Salamanque

plus imposantes les cérémonies du culte. Une arcade moins élevée que les autres obscurcit un tiers de l'église, et fait un mauvais effet.

Le long des colonnades de la nef, sont des chapelles fermées par des grilles d'un travail assez délicat.

On voit dans ces chapelles de très-bons tableaux. Le plafond du chœur a été peint à fresque par le célèbre Palomino, auteur d'une vie des peintres espagnols.

« Il m'a paru, dit M. Bourgoing, que, au moins à Salamanque, il n'avoit pas joint l'exemple au précepte. »

Le portail des Augustins fixe aussi l'attention des curieux, malgré la confusion des ornemens qui y sont répandus.

« Ce portail, dit M. Bourgoing, fait face à un château ou palais du duc d'Albe, dont une partie des états est située dans les environs de Salamanque.

« Ces *états*, ces *palais*, se ressentent de l'absence continuelle de leurs seigneurs. C'est une réflexion que le voyage d'Espagne réveille à chaque pas. Tant que les opulens propriétaires ne vivifieront pas, au moins quelquefois, par leur présence, leurs trop vastes héritages, les sociétés patriotiques, l'établissement des fabriques, les encouragemens pour les défrichemens, et mille autres ordonnances salutaires, ne seront que de vains palliatifs aux maux qui minent depuis deux siècles la monarchie espagnole. »

Ce systême qui fait de la cour une superbe prison, pour nous servir des expressions du célèbre Richelieu, dut être fatal à l'Espagne; mais il n'en sauroit être de même en France où une plus grande division des propriétés ne cesse de stimuler l'intérêt personnel, et donné depuis plus de trente ans un essor continu à tous les genres de spéculations et d'industrie.

UNIVERSITÉ

DE SALAMANQUE.

Nous avons déjà dit que ce fut à Palencia que prit naissance l'université fameuse, transférée depuis l'année 1239 à Salamanque.

Un auteur espagnol, don Caimo, dans un écrit daté du 30 octobre 1775, se plaint de ce que cette université ne jouit plus dans le monde savant de la réputation qu'elle avoit autrefois, lorsqu'on y comptoit cinq mille étudians immatriculés (1). A

(1) Il y a eu à-la-fois jusques à huit



Étudiant du Collège Irlandais de Salamanque.

pr
pl

qu
m
pa
Pl
m
sit
H
et
m
la
Pa
m
ve
n'

mi
br

présent, dit-il, on en voit tout au plus *mille*.

Cependant M. de la Borde assure qu'il y a encore à Salamanque trois mille élèves. La séparation d'une partie des Pays-Bas, sous le règne de Philippe II, l'établissement ou l'augmentation de prospérité des universités de Leyde, de Louvain, de Halle, de Gottingue, de Weimar, etc.; enfin les progrès de l'enseignement et des belles-lettres en France par la noble émulation de l'université de Paris et des jésuites, ont insensiblement amené la décadence de l'université de Salamanque. Les étrangers n'y viennent plus; et les nationaux

mille élèves espagnols, et un pareil nombre d'étrangers.

eux-mêmes n'ont plus le même goût à y envoyer leurs enfans; parce qu'il s'est établi une vingtaine d'universités rivales à Tolède, Cordoue, Grenade, Valence, Alcala et ailleurs, indépendamment d'un très-grand nombre de colléges. Les sept principaux établissemens de ce dernier genre, se distinguent sous le nom de grands colléges, *Colegios mayores*.

L'université a soixante-une chaires, plus un collége dit des *Trois-Langues*, où l'on enseigne le grec, le latin et l'hébreu. Les autres professeurs enseignent la théologie, les différentes branches du droit, la philosophie, la rhétorique, l'histoire, la médecine et ses diverses branches, les mathématiques, les belles-lettres, la musique, etc. Il y a aussi des pro-

fesseurs pour les langues vivantes.

Les *cathedralicos* ou professeurs de théologie, ont trois mille francs d'appointemens, c'est-à-dire le double des autres maîtres. Ce sont eux qui élisent le recteur qui exerce sur l'enseignement un pouvoir en quelque sorte absolu.

Dans les assemblées publiques, le recteur, presque toujours choisi parmi les grands d'Espagne, est placé sous un dais et entouré d'un appareil imposant; le premier en rang après lui est le grand-maître des classes qui nomme à tous les emplois civils de l'université.

Cet établissement se glorifie d'avoir formé dans son sein plusieurs savans ou hommes d'état fameux, tels que le cardinal Ximénès et le

célèbre Alfonse Tostado. Le premier, à raison de son peu de fortune, fut long-temps du nombre des agrégés ou *pretendientes* qui, comme dans nos universités françaises se disputent au concours les chaires vacantes. Quant à Tostado, il s'est fait remarquer comme Varron parmi les Romains, et Voltaire chez nous, par la variété de ses connoissances, et l'inépuisable fécondité de sa plume. Les Espagnols disent proverbialement d'un auteur fécond *qu'il a écrit autant que Tostado.*

M. William Bradford, voyageur anglais, l'un des aumôniers ou chapelains de l'armée de Wellington, a joint à son Voyage Pittoresque le portrait, et non pas seulement la représentation exacte du costume d'un

docteur de Salamanque, actuellement vivant (1) et plus que septuagénaire.

Ce personnage recommandable est le docteur Curtis; il est né en Irlande et a été long-temps avec honneur à la tête du séminaire irlandais. Etabli en Espagne dès sa plus tendre enfance, il en a adopté toutes les coutumes, tous les goûts, sans perdre la vivacité qui distingue ses compatriotes.

« Les services, ajoute M. Bradford, qu'il a rendus à l'armée anglaise, en général et à plusieurs des individus qui la composoient, ainsi que les avantages que les généraux anglais ont retirés de sa connoissance intime,

(1) Voyez la planche en regard.

de la langue et des localités, l'ont fait généralement connoître et estimer.

« Lorsque les affaires d'Espagne prirent une tournure défavorable, il parut s'oublier lui-même pour ne s'occuper que de ses élèves; et lorsqu'il vit que leurs études étoient interrompues, et que leur séjour à Salamanque devenoit dangereux, il demanda pour eux la protection du général anglais Moore. Ils s'embarquèrent à la Corogne et furent conduits en Angleterre ».

L'estampe que je joins à mon texte, parle assez clairement aux yeux, pour qu'une explication soit presque inutile. La soutane noire, le manteau retenu par des cordons qui flottent sur la poitrine, un énorme chapeau

dont les bords sont relevés sur les côtés, et ne permettent point d'apercevoir la forme : tels sont les caractères distinctifs de cet habillement.

Les étudians du collége irlandais n'ont pas le même costume que les jeunes éléves espagnols. Un bonnet de gros drap, assez semblable à celui des Jésuites, une soutane noire de la même étoffe, surmontée d'une espèce de camail, composent leur habillement (1). Les étudians nationaux ont de plus un manteau de drap noir, et le chapeau à cornes.

Les étudians des grands colléges, ont comme les Irlandais une soutane

---

(1) Voyez la planche en regard.

sans manteau, mais d'une étoffe brune et non pas noire.

Le séminaire irlandais fut fondé par le roi Philippe II qui lui assigna un revenu suffisant pour le traitement d'un Principal et l'entretien de seize étudians.

Epoux de Marie, reine d'Angleterre, ce prince cherchoit de tout son pouvoir à favoriser les catholiques et surtout les Irlandais. Il étoit secondé par la reine Marie dévouée à la religion romaine, et empressée d'arrêter les progrès de la réforme. Cette conduite impolitique exaspéra les esprits, et ne contribua pas peu à réprimer les projets ambitieux que Philippe II avoit formés sur l'Angleterre. Devenu veuf en 1557, lorsqu'il n'étoit monté que le 16 janvier

1556 sur le trône d'Espagne, il n'eut point le temps de se faire des partisans en Angleterre; et si ses intrigues furent inutiles, ses préparatifs de conquête furent encore plus malheureux.

Les jeunes élèves irlandais sont nommés par les évêques catholiques d'Irlande. Après sept années d'étude, ils reviennent dans leur patrie, où on leur confère les ordres sacrés.

Le roi Charles III ayant supprimé les Jésuites, accorda au collége irlandais une partie de leur couvent à Salamanque.

On a vu d'après le passage que j'ai cité plus haut de l'écrit de M. Bradford, que les étudians de Salamanque

ayant vu tourner contre eux la fortune, ne purent rester en Espagne, et furent obligés de s'embarquer, jusqu'à ce que sir Arthur Wellesley (depuis lord Wellington) ayant réussi à débarquer en Portugal, ils purent retourner dans leur patrie, et combattre sous les drapeaux de Ferdinand.

Une partie de ces jeunes gens avoit vaillamment combattu contre Buonaparte en personne, aux affaires de Burgos et d'Espinosa. On prit une de leurs bannières sur laquelle étoient inscrites ces initiales N^{a}. S^{a}. *del* P. Le rédacteur d'un *bulletin* français les interpréta ainsi : *Nostra sienora del Popolo* (*Notre-Dame du* Peuple) et l'on partit de ce texte pour faire

des commentaires à perte de vue sur les projets révolutionnaires des insurgés espagnols. Il ne vint pas à l'esprit des auteurs de ces rapports, de songer que l'inscription devoit être espagnole et non italienne, et qu'il auroit fallu lire au moins, *Nuestra Senora del Pueblo.* Mais ce n'étoit pas encore là la véritable signification : au lieu de *Pueblo*, c'est-à-dire *peuple*, il falloit lire *Pilar.* C'étoit en effet sous la protection de Notre-Dame *del Pilar*, de la Vierge miraculeuse de ce nom à Sarragosse, que s'étoient mis ces jeunes combattans (1).

---

(1) M. de Sévelinges rendant compte dans un numéro de la Gazette de France

La possession de cette image enflamma aussi la résistance désespérée des habitans de Sarragosse. Sous la protection de leur vierge miraculeuse, ils crurent leur ville imprenable. Ils sont persuadés aujourd'hui que ce siége a porté malheur au maréchal Lannes qui fut tué quelque temps après à la bataille d'Essling.

---

du mois de septembre 1814, d'un ouvrage relatif à l'expédition d'Espagne, a fait avec sa sagacité ordinaire, la première partie des remarques qu'on vient de lire, mais il n'a pas découvert le vrai sens du P initial.

en-
rée
la
cu-
na-
hui
na-
que
.

---

age
it
ère
re ,
du



Villageois du district de Salamanque.

VILLAGEOIS

DES ENVIRONS DE SALAMANQUE.

En entrant sur le territoire espagnol par la route d'Alméida à Salamanque, le voyageur est frappé d'un changement presque subit dans le costume et le langage du peuple. Les habitans de cette contrée se distinguent par une plus grande propreté, une plus grande aisance dans leurs maisons.

Le costume des villageois est pittoresque et propre à développer les graces du corps (1).

(1) Voyez la planche en regard.

Quelques-uns ont une veste de couleur avec des poches à la hauteur du bas-ventre, elle est garnie de broderies et d'une multitude de boutons. Il est du bon ton de l'ouvrir sur la poitrine, afin de montrer une chemise de toile fine avec un jabot de mousseline et un collet en forme de réseau. Quelquefois les hommes ont comme les femmes, une pièce d'estomac enrichie de boutons d'argent en filigrane, d'un travail curieux.

La veste est de plus tailladée vers le coude, et les manches sont garnies de paremens de couleur.

Un large manteau avec un collet de couleur tranchante, est passé seulement sur une épaule, et couvre presqu'entièrement le bras droit.

La rescillé et un large chapeau rond forment leur coîffure.

Les femmes (*voyez la seconde figure de la même planche*), ont aussi un large chapeau rond orné d'un ruban et à l'extrémité duquel pend une espèce de demi-voile.

Une mantille brodée couvre leur tête et retombe sur les épaules.

Leur camisole, sans manches, n'est pas fermée sur la poitrine, elle laisse à découvert une pièce d'estomac richement brodée, des colliers d'or, d'argent, de corail, d'ambre (fins, ou le plus souvent faux.)

Les manches de la chemise sont également couvertes vers le bas avec de larges broderies, et terminées par des manchettes. Un tablier très-court et une jupe à bordures de couleur complètent leur habillement.

Les villageois moins riches ont un

costume plus simple (1) : c'est tout bonnement un gilet d'étoffe brune avec des boutons oblongs. Ce gilet est ouvert transversalement, il laisse apercevoir la pièce d'estomac et le haut de la chemise plissé étroitement autour du cou.

Les culottes sont de drap et ne viennent qu'à la moitié des cuisses, où elles couvrent l'extrémité de bas de la même étoffe et de la même couleur. Les brodequins ou *Gamaches* sont attachés le long de la jambe avec des bandes de cuir.

Le manteau rejeté en arrière, fait une partie indispensable de ce même costume.

Les *Mauregatos*, montagnards, que

(1) Voyez la planche en regard.

l'on trouve près d'Astorga, diffèrent peu par leurs mœurs et leurs costumes des *Maragatos*, dont il a été déjà parlé dans un des chapitres de la Vieille Castille (1).

Les habitans du royaume de Léon chôment avec zèle les jours de fêtes, et ajoutent de tout leur pouvoir aux cérémonies prescrites par l'église.

« Les jours de fêtes religieuses, dit M. de la Borde, principalement à l'Assomption, on illumine le portail des églises; on allume des feux de joie devant leur façade; il y vient des musiciens, et l'on danse toute la soirée. Les femmes jouent des castagnettes, et sont accompagnées de

(1) Voyez tome IV, page 91.

l'instrument nommé *le pandero*; c'est une espèce de tambour de basque. »

Cet instrument, quoique moins usité parmi nous, est trop connu pour qu'il soit besoin d'en faire la description. Je dirai seulement que les Espagnols y adaptent deux parchemins, un de chaque côté, et le garnissent d'un plus grand nombre de grelots ou de plaques sonores de métal. Les gens du peuple courent la nuit dans les rues en faisant avec le *pandero* un bruit effroyable; excepté néanmoins dans l'intervalle de la Toussaint jusqu'à Noël. Pendant ces deux mois de l'année, ils substituent au tambour de basque un instrument encore plus aigre et plus fatigant par sa monotonie, c'est *la zambomba.*

La préparation de la *zambomba*,

n'est pas difficile, tout le monde peut s'en faire une à peu de frais.

On prend pour cela un pot de terre dont on ferme l'ouverture avec un parchemin bien tendu. On adapte au milieu avec solidité, une baguette qui sort au-dehors de la longueur de quatre à cinq pouces. On mouille ses doigts comme pour jouer du tambour de basque, et on les fait glisser avec force le long de la baguette. Il en résulte des sons glapissans et qui n'ont pas de modulation.

Les gens du peuple accompagnent leurs chansons nocturnes de cet instrument criard, auprès duquel les guimbardes et les flûtes à oignon sont extrêmement mélodieuses. Mais on ne comprend pas bien pourquoi ils bornent aux mois de novembre et

de décembre, l'usage de la *zambomba*, et pourquoi dans le reste de l'année, ils donnent la préférence au pandero.

NOUVELLE CASTILLE.

Il ne me reste plus à décrire qu'une seule région du continent espagnol; c'est celle qui comprend quatre provinces intérieures au midi, savoir la nouvelle Castille, l'Estremadoure, et les royaumes de Cordoue et de Jaen que l'on peut considérer comme faisant partie de l'Andalousie.

La Nouvelle Castille, formant la partie principale de l'Espagne, contient les provinces de Madrid, de Tolède, de Cuença, de Guadalaxara et de la Manche (1).

(1) M. de la Borde admet avec d'autres

Ses limites sont à l'orient, le royaume de Valence et une partie de l'Arragon ; au midi les royaumes de Murcie, Jaen et Cordoue; à l'occident l'Estremadoure.

Les montagnes de Guadarrama séparent la Vieille Castille de la Nouvelle. Les ramifications de ces hauteurs sont ce que les Romains appeloient *Montes Orospedani*; elles se rattachent aux Pyrénées. Les montagnes près de Madrid, passent pour être le sol le plus élevé de tout le royaume.

---

auteurs trois divisions principales ; la Manche, l'Ascaria et la Sierra de Cuença. C'est ici le lieu d'observer les variations qui règnent dans la manière de considérer les provinces espagnoles.

La nouvelle Castille a le climat un peu moins sec, et le sol moins aride que l'autre : outre les trois grands fleuves qui la traversent, le Tage, la Guadiana et le Jucar, on y voit une vingtaine de rivières.

Les rois de Castille ne jouissoient pas dans l'origine d'un pouvoir absolu; les Cortès ou Etats-généraux tempéroient leur autorité. Charles-Quint fut le premier qui porta un coup fatal aux Cortès. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il n'en bannit pas les représentans des communes, mais seulement la noblesse, par un édit de 1538. Par là il réussit à détruire tout le pouvoir du tiers-état lui-même.

Sous les derniers règnes, les Cortès ne furent plus convoqués que pour

la forme, et pour prêter serment de fidélité à l'héritier de la couronne.

M. de la Borde remarque que depuis l'extinction des rois goths et l'expulsion des Maures, la Castille a été constamment gouvernée par des rois français, excepté depuis l'avènement de Charles-Quint en 1656, jusqu'en 1700, époque de la mort de Charles III, dernier prince de la maison d'Autriche; cela fait une interruption de cent quarante-cinq années; et les diverses maisons françaises y ont subsisté cinq cent vingt-sept ans; savoir quatre-vingt-un ans la maison dite de Bigorre, et quatre cent quarante-six ans la maison de Bourgogne. Ce pays est revenu sous la domination d'un prince français, en vertu du testament si long-temps

contesté de Charles III. Les Castillans furent les plus empressés à reconnoître l'autorité de Philippe V, et lui montrèrent un grand dévouement dans les commencemens si difficiles de son règne.

APPROCHES DE MADRID.

MANÇANARÈS.

MADRID, capitale de cette province et de toute l'Espagne, a une très-belle apparence quand on y arrive du côté de l'Escurial. On aperçoit de loin une forêt de clochers, et l'on passe sur un pont superbe, le Mançanarès qui reste à sec la plus grande partie de l'année, et qu'un auteur de ce pays, *Gongora-y-Argore*, surnommé, on ne sait trop pourquoi (1) le *prince des poëtes* es-

(1) Il étoit contemporain d'Erzilla, au-

pagnols, appeloit dans ses vers hyperboliques, le *Duc des Ruisseaux et le Vicomte des Rivières.*

Estois duque de Arroyos
Y visconde de los Rios.

On sait que Philippe II disoit plaisamment du pont de Ségovie, situé en face de la porte de saint Vincent, et que lui-même avoit fait bâtir, qu'*à ce beau pont il ne manquoit qu'une rivière.*

Le pont dit de Tolède n'est pas aussi considérable. Ces dimensions sont très-raisonnables. La fonte des neiges augmente subitement le lit

---

teur de l'*Araucana*, poème épique destiné à célébrer la conquête d'Arauco dans l'Amérique méridionale.

des rivières qui s'étendent d'autant plus qu'elles sont moins profondes. Il a donc fallu donner aux ponts jetés sur de simples ruisseaux assez de longueur pour s'étendre pendant les débordemens d'une rive à l'autre, et assez de solidité pour résister à la force des eaux. En été les riches habitans de Madrid se promènent en carrosse sur le lit desséché du Mançanarès transformé en promenade publique.

En effet, il séjourne de l'eau en quelques endroits, et il coule çà et l de minces filets d'eau qui entretiennent dans l'air une fraîcheur délicieuse. Les promeneurs y restent jusqu'à deux ou trois heures après minuit. On y dresse des tables de restaurans : des concerts d'instru-

mens se font entendre de tous les côtés. C'est une de ces fê es sur l'eau qui est décrite dans la pièce espagnole qui a servi de canevas au *Menteur* de Corneille, et notre grand poëte en a transporté la description dans sa pièce même.

Telle est au surplus la bonté et la limpidité des eaux du Mançanarès, que dans les campagnes de Flandres, le cardinal Infant n'en vouloit point boire d'autres. Il se la faisoit apporter par mer dans des cruches bien bouchées.

La ville forme une espèce de carré plus large que profond. A droite et à gauche s'étendent des plaines fertiles. Du côté opposé au pont de Ségovie, sont le Campo grande, et le

bâtiment appelé l'Estanque, en face de la porte d'*Alcala y registro*.

Cette entrée de Madrid est incomparablement plus belle, et plus majestueuse que celle de la porte de saint Vincent (*san Vicente*). La porte d'Alcala est construite en arc de triomphe ; elle aboutit, d'un côté à la belle promenade del *Prado* (1), ou de la *prairie*, et de l'autre à l'immense rue d'Alcala qui malheureusement n'est pas tout à fait dans le même alignement.

Ces portes au surplus ne sont que pour l'ornement ; on ne voit nulle part la moindre apparence de forti-

---

(1) Nombre de voyageurs appellent cette promenade le *Pardo* : c'est une manière d'écrire très-vicieuse.

fication; et il falloit tout le fanatisme patriotique de ses habitans, pour disputer seulement un instant l'entrée de leur ville à l'armée de Buonaparte. Aussi la capitulation fut-elle bientôt arrêtée.

Un voyageur dit en termes badins mais énergiques, que les portes de Madrid se fermant au simple loquet, on forceroit partout le passage à *coups d'oranges et de citrons*.

COMBATS DE TAUREAUX.

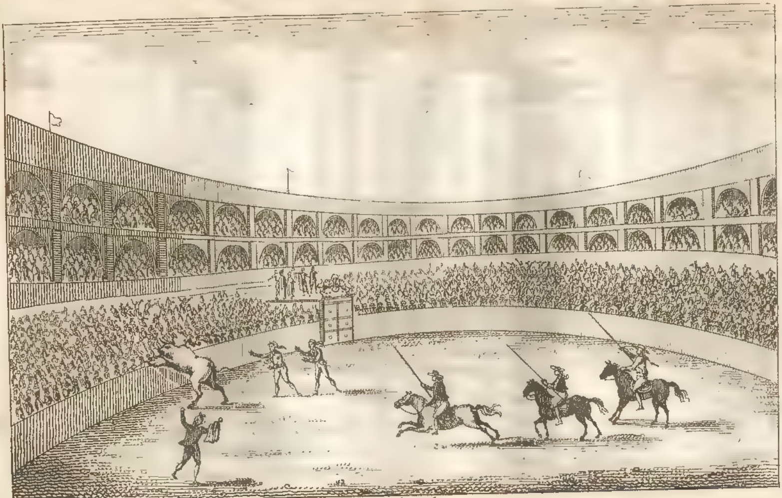
C'EST en-dehors de la porte d'Alcala dans une grande et belle place circulaire que se donnoient autrefois les combats de taureaux, ces jeux sanglans qu'une sage police a fait proscrire depuis un petit nombre d'années ; mais il est encore beaucoup d'Espagnols qui les regrettent (1).

M. Bourgoing prétend que ce genre

(1) Joseph à son arrivée à Madrid, voulut se populariser, et ordonna un combat de taureaux!



Combat du Taureau.



Combat du Taureau

de
mo

fil
de
tè
bi
rig
et

ge
co
ép
re
pâ
ce
av
bl

l'a

de spectacle n'influe en rien sur les mœurs, et fait ce raisonnement:

« On y voit assister de jeunes filles, des vieillards, des hommes de tous les âges, de tous les caractères, dans lesquels cependant l'habitude de ces fêtes sanglantes ne corrige ni la foiblesse, ni la timidité, et n'altère pas la douceur des mœurs.

« Il y a plus. J'ai connu des étrangers pleins d'aménité dans l'esprit comme dans les formes, qui d'abord éprouvoient aux combats de taureaux des émotions si violentes qu'ils pâlissoient, se trouvoient mal; et cependant ce spectacle finissoit par avoir pour eux un attrait invincible ».

Le duc du Châtelet, ou du moins l'auteur qui a publié sous ce nom un

voyage en Portugal, n'est pas du même avis.

« On paroît, dit-il, s'étourdir (à Lisbonne) sur les effets funestes qui en résultent ; c'est que partout où il y a des combats de taureaux, les assassins sont plus adroits que dans les autres pays ; ils vont à ces combats pour prendre des leçons, et s'accoutumer à voir couler le sang.

« Ce qui le prouve, c'est que tous les malheureux qu'on trouve assassinés, le sont de la même manière que les taureaux.

« Les petits enfans font de ce genre de combat, un de leurs jeux favoris. Un d'eux joue le rôle du taureau, et les autres le tourmentent; aussi est-ce une grande fête pour eux que de voir ce spectacle en réalité. On

les y mène dès l'âge le plus tendre ».

Telle étoit la fureur des Espagnols et des Portugais pour ce cruel divertissement que dans quelques petites villes, pour réprimer l'impatience des *afecionados* ou amateurs, à frapper les taureaux avant même qu'ils entrassent dans l'arène, ou à disputer cet honneur aux hommes qui en font leur profession, une coutume singulière étoit observée.

Le bourreau du lieu, monté sur un âne, faisoit le tour du cirque, et donnoit lecture d'un édit qui condamnoit à deux cents coups de fouet, et à faire trois tours de la place sur l'âne, la tête tournée vers la queue de l'animal, ceux qui, pendant la course, oseroient enfreindre les réglemens.

Mais comment cette précaution suffiroit-elle, lorsque la profession de Toréador est avilissante, lors que celui d'entr'eux qui périt sur la place est excommunié, et que cela n'empêche cependant pas une foule de gens de se consacrer à ce métier.

Avons-nous bien droit au surplus de condamner une telle institution? J'ai eu occasion de faire dans un de mes ouvrages les réflexions suivantes.

« Les combats de coqs qui se livrent en Angleterre et dans les Etats-Unis ont-ils quelque chose de moins dégoûtant?

« Le combat du taureau, près d'une des barrières de Paris, où l'on voit un de ces terribles animaux déchiré par des chiens, donnent-ils une plus grande leçon d'humanité?

« Le sang humain, il est vrai, ne coule pas dans ces hideux spectacles, mais enfin on s'accoutume à voir immoler sans pitié des animaux innocens, dont nous excitons seuls la fureur ».

Les taureaux que l'on dévoue à ce barbare amusement sortent de l'Andalousie où ils mènent dans les montagnes et dans les forêts une vie presque sauvage. On choisit les plus jeunes, les plus vigoureux. Pour s'en saisir avec moins de résistance, on leur présente de loin de superbes génisses. Pendant que le taureau s'approche, des paysans le saisissent par les cornes, et l'attachent avec des liens solides.

Il y avoit autrefois près de Madrid une course par semaine dans la

belle saison. Quoique ce spectacle fût dispendieux, le prix des places n'étoit pas très-cher. On payoit deux ou quatre réaux (dix ou vingt sous) selon que l'on étoit placé au soleil ou à l'ombre. Les places les plus chères se payoient six francs de notre monnoie.

Le concours des spectateurs étoit immense; on s'y rendoit de tous côtés, à pied, à cheval, ou en voiture.

Pour la commodité de mon récit, je vais décrire les courses de taureaux, comme si elles existoient encore.

L'emplacement près de Madrid formoit un cirque entouré d'une vingtaine de gradins dont le plus élevé étoit seul couvert. Dans d'autres villes

l'emplacement étoit carré; près de Lisbonne, dans le *Campo Pequeno*, la place destinée à cet usage, étoit octogone.

Quelques jours avant le combat, les *toreadores* ou combattans de taureaux, font dans la ville des promenades à cheval, comme le pratiquent les bateleurs et danseurs de cordes dans les petites villes de France.

Le jour fixé, les combattans à cheval vont au-devant des taureaux pendant qu'on les amène, afin que les *afecionados* ne les agacent pas avant le temps.

Une cavalcade va ensuite chercher avec pompe l'alguasil-major qui doit présider à la fête.

Les combattans ont différens noms

suivant leur emploi. Les *picadores* sont des cavaliers armés de longues lances ou *garrochas*. Les *matadores* sont ceux qui combattent à pied, avec une longue épée. Les *bandrilleros* sont ceux qui lancent entre les deux cornes du taureau, des dards appelés *bandrillas*. Le mot *toréador* est le nom générique, lequel s'applique à ces différentes classes.

Tous sont magnifiquement habillés, dans l'ancien costume espagnol. Ils ont une petite veste de soie, d'une couleur éclatante, garnie de rubans, et la taille serrée d'une écharpe de couleur tranchante. Leurs cheveux sont réunis dans un vaste réseau de soie dont les franges descendent jusqu'au bas des reins. Les

cavaliers portent par-dessus un léger manteau dont les manches pendantes flottent sur leurs épaules (1).

L'estampe ci-jointe représente trois de ces personnages. La selle du cavalier est remarquable par l'élévation du troussequin, et les ornemens dont il est enrichi.

Un second est assis tenant à la main le bois de sa lance. Le troisième est debout, fumant une cigarre.

Une musique guerrière se fait d'abord entendre. Les matadores se promènent çà et là dans le cirque; les picadores se mettent à cheval auprès du *torril*, enceinte où le taureau est enfermé.

Ce sont les picadores qui commen-

---

(1) Voyez la planche en regard.

cent la course. Au signal que donne le magistrat en déployant son mouchoir sur le bord de sa loge, le gardien du *torril* ouvre la porte, et laisse échapper un taureau, déjà furieux d'avoir été long-temps enfermé dans une espèce de cage où l'on n'a cessé de lui faire des piqûres à travers les grilles.

Le premier objet qui se présente à l'animal irrité est un des picadores au nombre de trois, sur lesquels il se précipite tour-à-tour ; frappé lui-même sans pouvoir les atteindre, il s'épuise dans sa rage insensée.

C'est seulement en face et entre les cornes qu'il est permis de frapper le taureau. D'ailleurs il n'est pas encore temps de le tuer. Les picadores courroient de grands dangers, un seul



Porte du Soleil à Madrid.

fa
e
la
lo
q
m
d
ti
m
le
d
d

P
n
l
p
l
l
t

faux mouvement de leur cheval les exposeroit à une mort certaine, sans la surveillance continuelle des *chulos* ou gens de pied. Ceux-ci ne manquent point en pareil cas d'agiter des morceaux d'étoffes rouges, et de jeter de grands cris pour distraire l'attention des taureaux. La rage de l'animal change ainsi d'objet : il oublie les ennemis réels qui l'ont couvert de plaies, et se jette sur ces pièces d'étoffes qu'il déchire en lambeaux.

Quelquefois le taureau ne prend point le change. Le misérable athlète n'a plus d'autre ressource que de s'élancer par-dessus une barrière de six pieds de haut, et de se réfugier dans l'espace intermédiaire entre cette barrière et les gradins des spectateurs. Si par hasard l'animal dont la

fureur décuple les forces, renverse cette première enceinte, les spectateurs, dans une confusion inexprimable, se renversent les uns sur les autres, et s'estropient, tandis que des toréadores tombent à coup de lances et d'épées sur l'animal échappé, et l'ont bientôt mis en pièces.

Si le picador a eu un cheval tué sous lui, il s'élance lestement sur un autre, et recommence le combat. Il n'est pas rare que huit ou dix chevaux soient éventrés de suite par le même taureau. De pareils événemens mettent les curieux au comble de la joie.

« Quelquefois, dit M. Bourgoing, les chevaux, modèles touchans de patience, de courage et de docilité, offrent avant de succomber un spec-

tacle dont il est permis de frémir. On les voit fouler aux pieds leurs entrailles sanglantes qui s'échappent de leurs flancs entr'ouverts, et obéir encore quelque temps à la main qui les conduit. Le dégoût s'empare alors des spectateurs délicats, et corrompt leurs plaisirs ».

L'horreur est au comble lorsque le taureau perce du même coup l'homme et le cheval, et épuise sur eux sa fureur, sans qu'on puisse les secourir (1).

Tel est ce qu'on peut appeler le premier acte. Vient ensuite le combat des *bandrilleros* que l'on peut regarder comme plus affreux encore. Les *bandrillas* dont les hommes sont

---

(1) Voyez la planche en regard.

armés, sont des dards garnis de petites banderolles de papier de couleur, et dont le fer, terminé en forme d'hameçon, ne peut plus sortir de la plaie. Les bandrilleros attaquent le taureau en quelque sorte face à face ; ils lui lancent leur dard à une très-courte distance, et se jettent de côté, tandis que l'animal se précipite en ligne droite vers le lieu que l'homme vient de quitter.

Quand le taureau est suffisamment harassé de fatigue, et épuisé par la perte de son sang, les bandrilleros se retirent et font place aux matadores. Ce nom en espagnol signifie *massacreurs*, et vient du latin *mactare.*

Les matadores sont ordinairement armés de deux épées. Le combattant

entoure une des lames d'une pièce d'étoffe rouge (1). Au moment où le taureau s'avance vers lui, il enfonce la pointe dans la gorge de l'animal, et lui porte un second coup avec son autre épée.

Avant d'en venir au coup décisif, le matador prend plaisir à tromper l'impétuosité de son adversaire; il se retire de côté et se laisse dépasser par l'animal.

Ce jeu pendant lequel la stupeur et le silence règnent dans l'assemblée, se répète plusieurs fois.

Il est rare que le taureau soit abattu du premier coup. Cela n'arrive que lorsque le matador a eu le coup-d'œil assez juste et la main assez sûre

---

(1) Voyez la planche en regard.

pour trancher la seconde vertèbre du cou de l'animal. Dans ce dernier cas, le taureau tombe roide mort; le vainqueur salue l'assemblée, et va faire hommage de son triomphe à quelque spectateur de distinction. Celui-ci jette au matador une poignée de piastres. Le peuple les compte scrupuleusement, en examinant combien de fois le vainqueur s'est baissé pour les ramasser une à une. Si le protecteur a usé de trop de parcimonie, la multitude fait éclater ses huées.

« Des femmes, observe un voyageur, des femmes qui tremblent à la chute d'une feuille, des femmes qui s'évanouissent à l'odeur d'un bouquet..... fixent les yeux sur ce hideux spectacle..... Il y a plus; regardez les femmes, quand, attelés à

une sorte de brancard, quatre mulets magnifiquement enharnachés, traînent hors de l'arène le taureau qui n'est plus; alors leurs traits se décomposent; et toutes ces femmes paroissent souffrir, parce que le taureau ne souffre plus ».

Le dernier taureau est ordinairement réservé au plaisir des amateurs. Il est *embolado*, c'est-à-dire que l'on garnit d'une boule de bois rembourrée l'extrémité de ses cornes, afin de rendre ses atteintes moins dangereuses. En Portugal presque tous les taureaux reçoivent cette préparation, et les chevaux courent beaucoup moins de périls.

On diversifie souvent cette fête par quelques mascarades; des hommes habillés en femmes, avec leurs

cortejos qui leur donnent le bras, se rangent au milieu de la place autour de tables où ils prennent du chocolat, et de l'eau d'orge, rafraîchissement très-usité en Espagne. Le taureau arrive tout-à-coup sans qu'on en ait averti : il fait sauter en morceaux tables, chaises et convives..... que l'ame sensible de mes lecteurs ne frémisse pas. Les hommes véritables ont soin de disparoître. Les figures qui restent à table sont des mannequins ou des sacs de cuir gonflés de vent, avec des poids à la base, pour qu'ils se relèvent toujours dans la même position, semblables à ces *petits Prussiens* dont s'amusoient autrefois les enfans. C'est en vain que le taureau enlève ces figures légères, et les lance à quinze ou vingt pas de

distance; elles se redressent sur leurs pieds jusqu'à ce qu'elles soient détruites.

Quelquefois on fait entrer dans l'arène un char triomphal, chargé d'hommes grotesquement habillés, et traîné par un mauvais cheval. Le taureau commence par tuer le cheval, met la voiture en pièces; et les hommes masqués se sauvent comme ils peuvent.

ORIGINE DE MADRID.

DESCRIPTION DE CETTE VILLE.

Don Antonio Ponz rapporte dans son voyage pittoresque (1) diverses traditions fabuleuses sur l'origine de Madrid, mais il a la bonne foi de prévenir qu'elles méritent peu de confiance.

Selon quelques-uns, cette ville plus ancienne que Rome avoit été fondée par une colonie venue soit de la Grèce, soit du Latium; elle portoit

(1) Tome V, édition originale de Madrid 1776.



Matador égorgeant le taureau.

da
C

la
de
sa
Bi

qu
gr
ro
di
ou
ay
en
tr
so
ve
H

dans l'origine le nom de *Mantua Carpentana.*

Le chef de ces Colons étoit fils de la fée *Manto* et de *Tiberinus*, roi des Latins. Les Espagnols révèrent sa mémoire sous le nom d'Ogno-Bianor.

Ce qui paroît incontestable, c'est que ce lieu étoit peu connu et insignifiant, jusqu'à ce que Alphonse I[er], roi de Cassille, y eut fait bâtir à la fin du onzième siècle un simple château ou maison de campagne. Ce château ayant été saccagé peu de temps après, en 1109, par les Maures, fut détruit par un tremblement de terre sous le règne de Pierre-le-Cruel, vers le milieu du quatorzième siècle; Henri II le fit rebâtir.

Charles-Quint charmé de la salu-

brité de l'air, de l'abondance et surtout de l'excellente qualité de l'eau, y fit élever un vaste palais.

Cependant ce prince n'y résida pas plus que ses prédécesseurs qui n'avoient jamais fait à Madrid qu'un séjour momentané, et y avoient tout au plus convoqué les Cortès. La cour ne s'y fixa définitivement que sous le règne de Philippe II.

Dès-lors la noblesse abandonna ses châteaux de provinces, les hôtels qu'elle occupoit à Burgos et à Valladolid, pour suivre la cour. Il fallut bien qu'elle se logeât dans des maisons construites à la hâte et mal décorées.

La position centrale de Madrid la rendoit plus propre que toute autre ville d'Espagne à devenir le siége du

s
-
n
t
r
s

a
ls
l-
l-
es
al

la
re
du



Grenadiers Espagnols.

gouvernement. Le petit village de *Pinto* qui n'est éloigné que de trois lieues, s'appeloit en latin *Punctum*, c'est-à-dire, *point central.*

Madrid s'éleva en quelque sorte tumultueusement (pour nous servir de l'énergique expression de l'abbé Ponz, *tumultariamente*) sans plan, sans projet fixe. « C'est, dit le même auteur, une chose surprenante que dans le temps même où les Espagnols bâtissoient en Amérique des rues d'une symétrie parfaite, on traçoit au hasard les rues de la capitale ».

Les malheurs publics ont remédié à ce désordre même. Philippe IV ayant été contraint d'abandonner Madrid aux troupes victorieuses de l'archiduc Charles, celui-ci fut obligé de l'évacuer le 9 novembre 1709. Les parti-

sans de Philippe mirent le feu aux maisons de ceux qui avoient tenu pour l'archiduc.

Ces ruines ont été relevées; l'enceinte s'est successivement agrandie, et les rues sans être précisément tirées au cordeau, n'offrent point une irrégularité choquante. Les rues sont spacieuses et assez droites. La *Calle Real* se distingue par sa longueur et par le bon goût des édifices qui en forment les façades. Il règne le long de chaque maison des balcons élégans. Les maisons élevées de six et sept étages sont bien bâties, mais construites en général pour l'ostentation plus que pour la commodité.

Il n'en faut pas être surpris. C'est sous les auspices de Charles III que Madrid a acquis ses principaux em-

bellissemens. Les grands seigneurs pour lui faire leur cour, ont déployé beaucoup de faste à l'extérieur ; mais les décorations intérieures ont été faites avec une extrême parcimonie. « Il est fâcheux, dit le voyageur anglais Link, que Charles III n'ait pu pénétrer dans l'intérieur des maisons, où l'on est souvent repoussé par les ordures et la malpropreté la plus révoltante ».

Le terrain étant sablonneux, on y y est aveuglé par la poussière en été. Si le temps est pluvieux, les rues deviennent presque impraticables. Les chevaux, dit un voyageur, ont de la boue jusqu'aux sangles ; non-seulement on éclabousse les passans, mais la fange rejaillit jusques dans les voitures, si l'on n'a soin de fermer

les glaces. Mais les pluies sont de peu de durée, et la sécheresse habituelle du climat fait promptement disparoître cet inconvénient.

La distribution intérieure des édifices fait peu d'honneur au génie des architectes espagnols. Les portes-cochères sont extrêmement rares, il y a même peu de maisons où l'on trouve une cour. On y entre par des portes bâtardes assez spacieuses. Il y a d'ordinaire dans chaque maison dix ou douze pièces de plain-pied. On a un appartement pour l'hiver, un autre pour l'été.

« Lorsque vous entrez dans une maison, dit Swinburne, on vous fait passer à travers deux ou trois grands appartemens, presque dépourvus de meubles, et vous arrivez

enfin dans la petite chambre où se tient habituellement la famille.

« Ces demeures ne ressemblent pas mal à des prisons. En effet, la majeure partie des fenêtres, est grillée, surtout au rez-de-chaussée.

« Plusieurs ménages habitent à la fois dans la même maison comme à Paris, et sans qu'il y ait de fréquentation nécessaire entre les personnes qui occupent les différens étages. Les étrangers sont fort embarrassés pour se procurer des logemens dans cette ville. Les Espagnols outre leur aversion à se lier avec des inconnus, ne craignent rien tant que de loger des personnes non catholiques ».

Dans la difficulté de trouver des pensions bourgeoises, il faut nécessairement recourir aux *casas de po-*

sada, où l'on trouve des chambres garnies, mais point de lit.

Ce qu'il y a de singulier à Madrid, c'est que les maisons de restaurateurs et autres établissemens de ce genre n'y sont point connus. On n'y trouve que de simples auberges ; elles sont tenues par des étrangers. Il existe néanmoins des cafés, et des cabarets, quoi qu'en disent Swinburne, et après lui Guthrie qui a trop fidèlement copié ce passage de sa relation. Mais en revanche, les marchés sont bien approvisionnés, et l'on vit dans cette capitale à très-bon compte.

C'est sur la grande place, *plaza mayor*, que se débitent lescomestibles. Autrefois on y célébroit les effroyables cérémonies des *auto-da-fés*.

Les façades de cette place sont très-belles, quoiqu'un des côtés ait été dévasté en 1790, par un incendie. Malheureusement elle est déparée par une multitude d'échoppes.

La Casa Real de la Panaderia est le principal édifice qui se fasse remarquer sur cette place. La famille royale s'y rend sur un magnifique balcon pour assister à la célébration des fêtes publiques. On y donnoit autrefois des combats de taureaux à l'occasion d'événemens importans, tels que l'avénement au trône d'un nouveau prince, son mariage, etc.

C'est le quartier de Madrid le plus populeux. Il en est comme de notre palais royal ; une multitude d'oisifs et de promeneurs y sont rassemblés à tous les momens du jour. C'est là

que l'on se donne des rendez-vous pour affaires, que l'on discute, que l'on termine des négociations commerciales.

« Si l'on jugeoit, dit M. Bourgoing, de la population de Madrid, d'après le concours qu'on remarque sur cette place et dans les rues adjacentes jusques et compris la *Puerta del sol*, carrefour qui est le rendez-vous principal des nouvellistes, on auroit peine à se persuader que Madrid ne contient d'habitans permanens que cent cinquante-cinq mille six cent soixante-douze personnes ».

THÉATRE ESPAGNOL.

Les Romains qui dans leurs conquêtes ne manquoient jamais de porter avec eux le goût des beaux-arts et la fureur des spectacles, firent construire plusieurs théâtres en Espagne. On en voit de magnifiques débris à Murviedro, Merida, Clunia et Acinipo.

Les Goths anéantirent les représentations dramatiques. On représentoit néanmoins des *mystères* ou *autos sacramentales*. Vers le septième siècle, l'évèque de Barcelone ayant permis ce genre de spectacle dans son église en 621 fut déposé.

Les Arabes qui n'ont point de spectacles chez eux, en introduisirent cependant le goût en Espagne. On jouoit la comédie en plein air, sur une place publique, dans une cour, dans un jardin.

Le théâtre n'avoit guères fait de progrès au seizième siècle, à l'époque d'où date véritablement son origine.

Les périodes les plus remarquables de l'art dramatique en Espagne peuvent être désignées par les noms de trois écrivains fameux, Cervantes, Lope de Vega et Calderon.

L'auteur immortel de don Quichotte n'a pas obtenu les mêmes succès en chaussant le brodequin ou le cothurne. Cependant on retrouve çà et là l'empreinte du génie dans deux

de ses plus anciennes pièces, la *Vie d'Alger* et la *destruction de Numance*.

Il suffit pour la gloire de Lope de Vega et de Calderon de dire que le grand Corneille a puisé chez le premier le Menteur et sa suite, chez le second sa tragédie d'Héraclius (1), Guillen de Castro a fourni au même poëte l'admirable sujet du Cid.

« Calderon, dit M. Schlegel, a souvent saisi avec beaucoup de vérité, le caractère de l'antiquité espagnole; mais d'ailleurs il avoit en lui-même un esprit national trop décidé, et je dirai trop ardent, pour qu'il pût en adopter un autre.

---

(1) Le drame de Calderon a pour titre cette moralité : *Dans cette vie tout est vérité, tout est mensonge.*

« Son talent réussit encore à s'acclimater dans les régions que le soleil favorise, dans le midi et dans l'orient, mais il ne peut s'accommoder de l'antiquité classique, non plus que des climats du nord.

« Calderon a surpassé tous ses rivaux en hardiesse, en force et en profondeur; et c'est à lui que le drame espagnol a dû son plus haut degré de perfection ».

Philippe IV, protecteur éclairé de Calderon ne dédaigna pas d'être lui-même du nombre de ses imitateurs. Ce prince composa plusieurs pièces qu'il publia sans nom d'auteur, et avec cette seule mention, *par un* bel esprit de la cour; *de un ingenio de esta corte*.

Les poëtes espagnols ne respectent

nullement les unités de temps et de lieu, et sont même peu fidèles à l'unité d'action. Ainsi dans *Bernardo del Carpio*, le héros est à la lettre,

Enfant au premier acte et barbon au dernier.

Il n'est qu'un enfant au commencement de la pièce, et au cinquième acte, il fait contre les Maures des prodiges de valeur.

Voici encore un exemple des impertinences qui se débitent dans ces pièces soi-disant saintes.

Les chevaliers de saint Jacques sont assemblés, et Jésus-Christ vient les prier de le recevoir dans leur ordre. Il y en a plusieurs qui le veulent bien, mais les plus anciens représentent le tort qu'ils se feroient en admettant parmi eux un plébéïen

né d'un charpentier et d'une coufurière. On ouvre enfin une opinion qui lève toute difficulté, c'est d'instituer exprès l'*ordre du Christ*, afin d'ennoblir le récipiendaire. On ne sait si c'est là une épigramme contre l'ordre du Christ qui est un ordre de chevalerie du Portugal et dont la décoration est singulièrement prodiguée. Mais dans tous les cas, il y a plus que de l'impiété à mettre sur la scène des absurdités pareilles.

Ils ont trouvé un moyen tout simple de s'affranchir de la règle des vingt-quatre heures; ils appellent leurs actes des *journées*, *jornadas*. On voit dans le Cid les traces multipliées, des efforts qu'a dû faire le poëte français pour ne pas trop s'éloigner des règles d'Aristote. Il est

évident qu'encore que les décorations restent toujours les mêmes, le lieu de la scène doit nécessairement changer, et que l'on est tantôt dans l'appartement de don Gormas ou de Chimène, tantôt dans le palais du roi, etc.

Il est vrai que les poëtes espagnols portent fort loin la licence à cet égard. Dans l'*Ami jusqu'à la mort* de Lope de Véga, la scène se passe tour-à-tour à Tétuan, à Cadix, à Séville et à Gibraltar. M. Lemercier a peut-être voulu enchérir sur cette hardiesse dans Christophe Colomb, dont les premiers actes se passoient en Espagne, et le troisième *en pleine mer*, sur le côtes du Nouveau-Monde.

Occupons-nous d'abord des formes matérielles du théâtre espagnol.

La salle se divise en *patio* ou par-

terre et en loges appelées *balcos et aposentos*, dénominations qui correspondent à celles de *balcons* et de *baignoires*.

Le parterre n'est quelquefois divisé qu'en trois parties ; l'orchestre où se placent les musiciens, le *patio*, et les *lunettes* qui correspondent à notre orchestre public, et forment l'espace intermédiaire entre les places des musiciens et le parterre proprement dit. Dans les grands théâtres, il y a entre le parterre et les loges un amphithéâtre composé de *gradas* ou gradins.

Il n'y a guères dans une salle que deux rangs de loges et rarement trois. En face du théâtre est la *cazuela*, espèce d'amphithéâtre pratiqué derrière les loges, où les fem-

mes seules sont admises; la mantille est pour elles un costume rigoureusement exigé. Ici il faut lire M. de la Borde.

« Cette *cazuela*, dit le voyageur, réunit un nombre de singularités assez plaisantes. On y trouve un assemblage de femmes de tous les états, de tous les âges; les filles y sont confondues avec les femmes de la société, la femme du peuple avec la bourgeoise et la dame de la cour, la femme pauvre avec la femme riche qui n'a pas voulu faire une toilette pour paroître dans les loges.

« Le coup-d'œil en est unique; les femmes y sont toutes couvertes de leurs mantilles, espèce de voiles blancs ou noirs; leur réunion présente l'image d'une communauté de religieuses au chœur.

« C'est encore ici un lieu de caquetage; il en sort toujours, dans les entr'actes, un bruit confus qui ressemble à un bourdonnement, et qui étonne et divertit ceux qui l'entendent pour la première fois.

« A peine le spectacle est-il fini que la porte de cette loge, les galeries et les passages qui y conduisent, l'escalier par lequel on y arrive, sont assiégés par une foule nombreuse d'hommes de tous les états, attirés les uns par la curiosité, les autres pour rendre leurs soins aux femmes qui y sont renfermées ».

Madame d'Aulnoy rapporte que de son temps, les grands seigneurs se rendoient à la cazuela dans les entr'actes et y causoient tout au haut avec les dames, la plupart *de mé-*

diocre vertu, qui en sont les habituées.

On distingue plusieurs genres de pièces de théâtres.

Les *comédies héroïques*, sont un mélange souvent informe de faits vrais et d'aventures romanesques.

Les *pièces de caractères* s'appellent aussi de *capa y espada* (de manteau et d'épée), parce qu'il y a des personnages de convention qui ont comme nos crispins, une longue rapière et un manteau particulier. Le *gracioso*, espèce d'arlequin, en est un des principaux personnages.

Le *comédies saintes*, *autos sacramentales*, mettent en scène, Dieu, les Saints, les Diables et les personnages allégoriques. Le Diable est ordinairement représenté avec un habit

noir, et tout le reste rouge; telle est la couleur des bas, des manchettes, de la fraise, des rubans et d'une énorme queue.

Le peuple assiste à ces sortes de drames avec un recueillement presque religieux qu'interrompent à peine les bouffonneries les plus grossières. Lorsque saint Antoine dit son *confiteor*, il y a des spectateurs qui se mettent à genoux et se frappent la poitrine en répétant *meâ culpâ* avec l'acteur.

Les *comédies de Figurones* sont à-peu-près des parades; c'est de ces pièces que Scarron a tiré don Japhet, roi d'Arménie, Jodelet, etc.

Entre les actes on exécute des opéra-comiques ou intermèdes appelés *tonadillas*. Une seule actrice en

fait ordinairement les frais par des minauderies et des morceaux de bravoure.

Les *saynètes* sont d'autres intermèdes en un acte et en prose.

Il y a enfin au lieu de ballets, des *zarzuelas* ou *fins de fêtes*, dans lesquelles on exécute le bolero.

« La déclamation des acteurs, dit M. de la Borde, est un tour de force, un effort de poitrine qui ne s'exécute qu'aux dépens des poumons ».

POÉSIE ET LITTÉRATURE

ESPAGNOLE.

On dit que c'est des Arabes et des Espagnols que les Troubadours ont imité la rime, et appris à suppléer par la consonnance des syllabes, au défaut de rhythme ou de *quantité*, dont manquent absolument les idiomes modernes.

La rime est si facile à trouver en espagnol, à raison de la multiplicité des finales en *a*, *o*, *es*, *as*, *os*, qu'il n'y a pas un grand mérite à faire les vers *consonantes*, dont la rime est à-peu près assujétie aux mêmes règles

que dans la prosodie française. Les auteurs de ce pays se sont donc créé à dessein des difficultés de plus. Ils ont imaginé les vers *assonantes*, dont la rime consiste en ce que la dernière et la pénultième voyelle des deux mots sont les mêmes, quoique les consonnes diffèrent.

Ainsi dans les *assonantes* on fait rimer ensemble *cercan*, *cuenta* ou *estrechas*, parce que dans chacun de ces mots la pénultième est un *e*, et la dernière voyelle un *a*.

Les assonantes sont entremêlés ou de *consonantes* ou de lignes de prose, simplement mesurées et sans rimes.

Il faut avoir l'oreille espagnole pour démêler ces nuances ; un étranger pourroit entendre pendant dix ans des vers *assonantes* et croire

qu'on ne lui débite que de la prose cadencée.

La littérature espagnole étoit fort en honneur parmi nous au commencement du dix-septième siècle. On lisoit et l'on imitoit avec une sorte de fureur les *romans* et les *nouvelles*, dont les traductions ont long-temps joui du même succès parmi nous, que dans ces derniers temps les traductions des romans anglais de mesdames Radcliffe, Burney, Roche et Edgeworth, ou les traductions des romans allemands d'Auguste Lafontaine.

Il suffiroit, pour remettre tout-à-coup en vogue les traductions espagnoles, de faire connoître quelque bon roman ou un choix de contes en cette langue.

La composition des romans espagnols est peut-être vicieuse, en ce sens que l'histoire principale est sans cesse interrompue par des épisodes qui ne s'y rattachent en aucune manière. Souvent l'auteur n'introduit un nouveau personnage que pour lui faire raconter ses aventures. Nous voyons des traces de ce défaut heureusement déguisé dans don Quichotte, dans le Diable boîteux, et dans Gil-Blas même.

C'est ordinairement sur la poésie épique que se fondent les principaux titres littéraires d'une nation. Les modernes opposent aux poëmes admirables d'Homère et de Virgile, Milton, le Tasse et le Camoëns ; nous nous glorifions de la Henriade de Voltaire; les Espagnols vantent leur

Erzilla. J'ai déjà eu occasion de parler de l'*Araucana*, poëme de ce dernier auteur. On y trouve de beaux vers, d'admirables tableaux, mais des répétitions, des longueurs, et des épisodes qui sont loin d'être adroitement ménagés. L'Araucana est divisée en octaves comme l'avoit été la Lusiade du Camoëns, comme le furent depuis les compositions ingénieuses de l'Arioste, du Tasse, et du vieux auteur anglais Spencer.

J'ai dit dans un de mes écrits que les modernes ne donnèrent point d'abord à leur épopée, les formes pleines et majestueuses qu'elle avoit chez les anciens.

Les Espagnols connoissent aussi les poëmes bouffons que les Italiens ont nommés *Bernesque* du nom de

Berni, qui ne fut cependant pas chez eux le créateur du genre.

On vante le poëme de la *Guerre des Chats* (*Gatho machia*) donné par Lope de Véga, sous le pseudonyme de *Thomas Burguillos*; la *Puce*, par Diégue de Mendoza, la *Guerre des Mouches* (*Musquea*), par *Villaviciosa*, etc.

Les historiens espagnols, surtout dans ce qui a rapport à la conquête du Nouveau-Monde, mériteroient d'être mieux connus en France.

Pour encourager les progrès des connoissances historiques, Philippe V a fondé en 1778 une académie d'histoire, dont le savant Montanus a été le premier président. Cette académie travaille en corps au dictionnaire géographique de l'Espagne,

dont le premier volume a paru en 1796.

En ce moment la littérature espagnole est comme stationnaire. On traduit les bons auteurs français et anglais; et ce qui paroîtra peut-être singulier, c'est que l'Histoire philosophique des deux Indes, par Raynal, n'a pas été exclue de ce choix.

C'est un fait que l'on croiroit difficilement, sans l'autorité imposante de M. Bourgoing.

« Cet ouvrage, dit le voyageur, avoit causé une telle indignation au gouvernement espagnol, que j'ai vu plus d'une fois le ministre des Indes, Galvez, entrer en fureur au seul nom de l'auteur, et regarder comme criminels de lèze-majesté divine et humaine, ceux qui avoit tenté d'intro-

duire en fraude des exemplaires de cette production dans les Colonies espagnoles.

« Le duc d'Almodovar, un des grands d'Espagne qui cultivent les lettres, en a donné, moins une traduction qu'un extrait, duquel il a eu soin de bannir tout ce que l'histoire philosophique contient de révoltant... en rectifiant plusieurs des erreurs échappées à Raynal ».

J'ai rapporté dans mes *Nouveaux élémens de Littérature* (1) une particularité peu connue, et cependant fondée sur des preuves incontestables, c'est que Raynal étoit encouragé par des Espagnols même, dans ses déclamations contre le régime des

(1) Tome VI, pag. 194.

établissemens espagnols en Amérique, et contre la traite des Nègres. Il avoit des intérêts considérables dans les vaisseaux négriers. Le chef de la maison Prasca de Cadix l'a institué son exécuteur testamentaire.

Ceux qui encourageoient un tel ouvrage, ressembloient donc à cet harpagon qui se réjouissoit d'avoir entendu un sermon contre l'avarice et l'usure, espérant que l'éloquence du prédicateur corrigeroit les misérables qui ne faisoient que *gâter le métier*.

La littérature espagnole s'enrichit journellement de bons ouvrages français.

Le don Quichotte de Florian, imitation assez pâle de l'ouvrage de Cervantes, a été traduit en espagnol. On

a su gré apparemment au traducteur français d'avoir fait usage avec sobriété de ce qu'il n'y a pas de plus mauvais dans l'ouvrage original, les proverbes de Sancho. Peut-être que le style de Cervantes ayant vieilli, une traduction, en le rajeunissant, aura été du goût de la majorité des lecteurs superficiels.

CARACTÈRES PARTICULIERS

A LA LANGUE ESPAGNOLE.

L'IDIOME espagnol reconnoît comme l'italien et le français la langue latine pour langue-mère. Il s'y est mêlé toutefois beaucoup de termes arabes. Le *J* ou *jota* a une prononciation singulière, formée par une aspiration du gosier, et qui est évidemment d'origine arabe.

La langue espagnole a une propriété bien remarquable, c'est qu'une fois le son de chaque lettre fixé, elle se parle absolument comme elle s'écrit. Rien de plus facile que son or-

thographe. On a même depuis peu renoncé à la répétition des doubles lettres, quoique cette répétition fût conforme à l'étymologie. On n'écrit plus *occupar*, *commodidad*, *attento*, mais *ocupar*, *comodidad*, *atento*. Il faut en excepter néanmoins les deux *ll* qui se prononcent comme notre *y*, et remplacent quelquefois *cl* ou *pl* dans les mots dérivés du latin. Ainsi l'on a fait *llamar* de *clamare*, crier ou appeler, *llorar* de *plorare*, pleurer.

Les voyelles, à l'exception de l'*u*, qui se prononce *ou*, conservent le même son qu'en français. L'*e* est toujours fermé comme en latin.

Le *b* se prononce, à peu de chose près, comme le *v*. On écrit même indifféremment *caballo*, *cabeza*, *escribir*, ou bien *cavallo*, *caveza*, *escrivir*.

Le *c* a, comme en français, le son du *k* devant *a*, *o*, *u* et les consonnes liquides. Devant *e*, *i*, on le prononce, à-peu-près, comme un *z*.

Le *ch* a une prononciation distincte, et qui se rapproche du *c* (*tche*) italien, devant *é*, *i*.

L'*n* marqué d'un tréma ñ, s'appelle *n con tilde* (*n* avec une marque), et se prononce comme *gn* dans *ignorer*.

L'*s* a toujours le son dur, comme dans les mots français *site*, *sœur*, etc., jamais cette lettre n'a le son adouci de l'*s* dans *rose*, *hasard*, etc.

L'*x* se prononce tantôt comme le *jota*, tantôt comme notre *ch*. Ainsi le grand Corneille a rendu assez exactement le nom de l'épouse du Cid en substituant Chimène à *Ximène*.

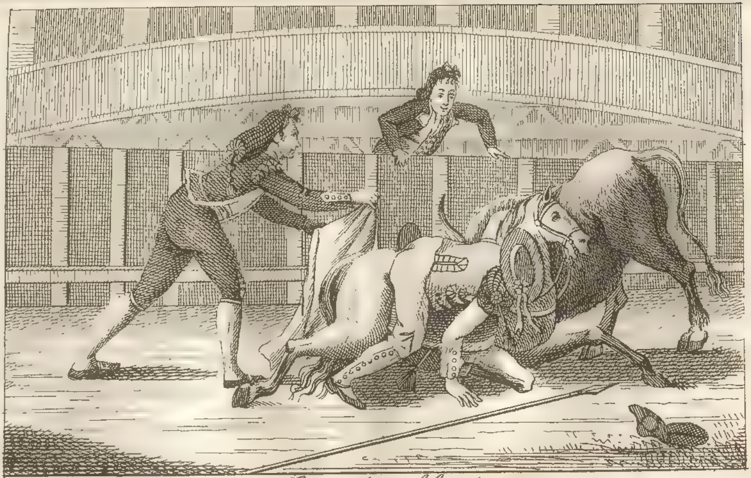
La Grammaire espagnole est fort simple. On n'y compte que trois conjugaisons pour les verbes en *ar*, *er*, et *ir*. Ils se conjuguent avec les auxiliaires *ser* (être) et *haber* (avoir), dont les temps sont extrêmement différens entr'eux, comme cela arrive dans toutes les langues.

La syntaxe n'est point du tout compliquée. Le genre des mots fixé en général par la terminaison en *a* ou en *o*, n'est pas à beaucoup près aussi arbitraire qu'en français ou en allemand.

SALLES DE SPECTACLES.

Nous avons parlé du théâtre espagnol, considéré sous le rapport littéraire; ce seroit ici le lieu de parler du jeu des acteurs, et du goût particulier des habitans de Madrid pour tel ou tel genre de déclamation; mais il y a peu d'observations à faire à cet égard, parce que les théâtres de Madrid sont peu fréquentés.

On y compte cependant trois grandes salles, le théâtre *de la Cruz* (ou de la Croix), celui *del Principe* (du Prince), et celui de los *Canos del Peral*. On joue exclusivement dans



Toréador blessé.

les deux premiers des pièces espagnoles; le troisième est occupé par une troupe italienne qui joue quatre fois par semaine.

C'est sous le règne de Ferdinand VI, dit *le Sage*, fils et successeur immédiat de Philippe V (1), qu'a fleuri en Espagne l'art dramatique. On donnoit au théâtre de *Buen-Retiro* dans un des palais du roi des représentations dramatiques plus suivies que celles des théâtres de Madrid.

« La situation de la salle, dit M. de la Borde, favorisoit la magie du talent; elle est placée au milieu des jardins; le fond du théâtre disparois-

---

(1) Ce prince est monté sur le trône en 1746, et est mort sans postérité le 10 août 1759.

soit en entier; le point d'optique devenoit superbe; des jardins, des campagnes, des montagnes s'offroient dans un instant à la vue.

« On y a vû manœuvrer jusqu'à *huit cents chevaux*; l'illusion étoit si forte, qu'on les croyoit sur le théâtre.

« Après la mort de Ferdinand VI, Charles III, son frère et son successeur, eut des goûts différens; ce genre de plaisir fut abandonné; ce théâtre autrefois si fréquenté, si brillant, est aujourd'hui désert, et ses décorations sont couvertes de poussière ».

Le théâtre italien n'a repris de la vogue à Madrid que peu de temps avant la mort de Charles III. Les décorations sont belles; les habits d'une grande magnificence, et les

ballets très-soignés. On ne conçoit guères que les acteurs espagnols qui ont sous les yeux de semblables modèles, ne songent pas à en profiter.

Ces derniers ne sont pas sociétaires, ce sont des troupes ambulantes qui ne sont animées d'aucune émulation. La plupart du temps les acteurs ne savent pas leur rôle. Aussi le souffleur, à peine caché dans son trou, débite-t-il à haute voix plus de la moitié de la pièce.

Dans les spectacles de province, le souffleur se promène dans les coulisses, tenant la pièce d'une main, une chandelle de l'autre; il passe et repasse sans cesse derrière la toile du fond, courant après les acteurs qui ont besoin de son ministère.

MŒURS
DES HABITANS DE MADRID.

Le séjour de la cour auroit dû donner aux mœurs de Madrid, comme à celles des autres capitales, une physionomie particulière. Il n'en est pas ainsi ; les habitans des différentes provinces y conservent leurs goûts et leurs habitudes. L'ambition y a nécessairement une plus vaste carrière, la superstition y exerce moins d'empire, voilà à-peu-près tout ce qui distingue Madrid des autres villes espagnoles.

On y a cependant beaucoup de goût pour les processions et les rites

extérieurs de la religion catholique.

La Fête-Dieu est célébrée avec une solennité remarquable. Les rues sont garnies de superbes tapisseries, et il n'est guères de pays où l'on trouve de plus beaux ouvrages en ce genre. Les balcons sont élégamment drapés; les dames élégantes s'y tiennent sur de riches carreaux, et sont abritées contre la chaleur du soleil par un dais orné de franges d'or et de broderies. Lorsque le Saint Sacrement arrive près du balcon, les dames vident des flacons d'eau de senteur, ou répandent les fleurs les plus rares.

Les rues sont sablées et jonchées de fleurs. De magnifiques reposoirs sont dressés de distance en distance; une obscurité mystérieuse y est mé-

nagée par des tentures de coutil qui vont d'un côté de la rue à l'autre, et interceptent absolument la lumière du jour. On a soin de mouiller le coutil, afin qu'il donne plus de fraîcheur.

Le roi, la cour et les principaux magistrats suivent la procession ; chacun de ceux qui prennent part à la cérémonie, tient dans la main un cierge de cire blanche. Les femmes n'y sont point admises. Le clergé régulier et les prêtres séculiers de toutes les paroisses se réunissent.

Depuis les premiers jours de la semainte Sainte, jusqu'à la Quasimodo, l'on ne sauroit sortir sans rencontrer de tous côtés des confréries qui marchent en processions. Les bannières et les croix sont cou-



Dame Espagnole avec sa duègne allant à la messe.

verts de crêpes. Les tambours sont garnis de drap noir, et les trompettes sonnent en sourdine.

La procession du vendredi saint est la plus brillante, et se forme de la réunion de toutes les paroisses. Elle commence à quatre heures après-midi, et finit au plus tôt à huit heures.

Les dames somptueusement parées se tiennent comme à la Fête-Dieu sur leurs balcons ornés d'élégantes draperies.

On élève dans les carefours des théâtres où sont figurés divers mystères de la vie et de la mort du Sauveur. Les personnages sont de grandeur naturelle, mais bizarrement habillés. On promène de ces machines dans les rues; et quelques-unes sont

si pesantes, qu'il faut un nombre considérable de porteurs.

Il y avoit autrefois à Madrid une fête nommée assez improprement la *mascarade*, puisque les personnages n'étoient point masqués. Les plus riches seigneurs de la cour y figuroient. Cette fête est tombée en désuétude; je crois cependant devoir en donner la description d'après madame d'Aulnoy. Il n'y a pas cinquante ans que l'on exécutoit encore de ces sortes de tournois.

« On choisit d'ordinaire la nuit la plus obscure.

« Tous les hommes de la cour montèrent sur leurs plus beaux chevaux. Ces chevaux étoient tout couverts de gaze d'argent et de housses en broderie d'or et de perles.

« Les cavaliers étoient vêtus de noir, avec des manches en *tabis de couleur*, brodées de soie et de jais. Ils avoient de petits chapeaux noirs retroussés avec des diamans, des plumes sur le côté du chapeau; des écharpes magnifiques et beaucoup de pierreries; avec cela pourtant le manteau noir et la laide *gulille* (1) qui les défigure toujours.

« Ils vont à cheval comme les Turcs et les Maures, c'est-à-dire à la *gineta*. Les étriers sont si courts, que

---

(1) La *gulille* ou *golilla* est une espèce de fraise qu'il ne faut pas confondre avec la *gollila*, sorte de rapière dont la poignée est en forme de coquille et ressemble à l'épée de Crispin. Le premier mot se prononce *goliya*, le second *goyila*.

leurs jambes sont levées et appuyées sur les épaules de leurs chevaux..... Ils disent que quand ils sont ainsi, ils ont plus de force pour donner un coup, et qu'ils peuvent s'élever et s'avancer contre celui qu'ils attaquent.

« Ils s'assemblèrent tous à une des portes de la ville. Les rues par où ils devoient passer étoient sablées, et des deux côtés il y avoit des perches avec des réchauds qui faisoient une illumination, sans compter les flambeaux de cire blanche.

« On mit des lanternes transparentes et toutes peintes aux fenêtres des maisons, ce qui faisoit un très-bon effet. Chaque cavalier avoit un grand nombre de laquais, qui étoient vêtus de toiles d'or et d'argent. Ils

marchoient à côté de leurs maîtres avec des flambeaux.

« Les maîtres alloient quatre à quatre au petit pas, tenant aussi chacun un flambeau. Ils traversèrent toute la ville avec des trompettes, des tymbales, des musettes et des fifres; et quand ils furent arrivés au palais, qui étoit tout illuminé, et dont la cour étoit sablée, ils firent plusieurs tours, coururent les uns contre les autres, et s'entre-poussèrent pour tâcher de faire tomber chacun leur antagoniste.

« Le prince Alexandre de Parme qui étoit prodigieusement gros, tomba un jour de cette manière; il fit autant de bruit qu'une petite montagne qui s'écrouleroit ».

JEUX ET AMUSEMENS.

PROMENADE, CHASSE, etc.

Les oisifs passent une partie de leur temps au café ou aux promenades publiques. Il est du bon ton de se montrer au Prado; mais on y reste assis, et les Espagnols paroissent connoître peu le véritable but de la promenade qui est de prendre un exercice salutaire.

Il n'y a point dans les environs de Madrid, comme dans le voisinage de Paris, de Londres et de Vienne, de ces parcs, de ces paysages délicieux, où l'on va chercher au cœur de l'été

la fraîcheur de l'ombrage. Les riches particuliers n'ont pas même de maisons de plaisance; les nobles n'ont point de châteaux proprement dits. C'est sur la rareté des maisons de délices de ce genre, que sont fondés, d'abord ce proverbe *bâtir des châteaux en Espagne*, pour dire que l'on se livre à des projets imaginaires, et ensuite la folie de don Quichotte qui prenoit à chaque pas des hotelleries pour des châteaux, sans rencontrer jamais de châteaux véritables.

Ceux qui possèdent des châteaux, à commencer par le roi lui-même, les laissent dépérir faute des plus légères réparations, et ne les meublent pas avec une extrême magnificence. Les lits sont détestables ; et le voyageur fatigué en sort quelquefois avec

autant de plaisir qu'il y étoit entré.

Les draps de lit sont grossiers et souvent remplis de trous ou de pièces rapportées, à cause de la rareté du beau linge. Une chemise commune coûtoit neuf francs, il y a une vingtaine d'années; une chemise de toile de Flandres en coûtoit trente. Le prix de ces objets doit avoir encore augmenté dans les derniers temps. Un Espagnol qui change de chemise, une fois seulement par semaine, passe pour un *majo* ou petit-maître.

On n'est pas plus recherché pour les ustensiles de ménage. Les fourchettes, les couteaux sont des objets de luxe, et en quelque sorte de curiosité. Dans les auberges et chez les gens de la classe commune, il n'y a ni plats ni assiettes. On mange de

mauvais ragoûts dans des pots de terre vernissée, en se servant de ses doigts.

La chasse même est presque inconnue des Espagnols; elle est le partage exclusif du roi et de sa famille qui ont conservé ce goût inné chez les princes français.

Le roi Charles IV chassoit presque toute l'année, excepté pendant la semaine sainte. Quarante à cinquante gardes du corps l'accompagnoient. On couroit au grand galop, et toujours sur la bête fauve ou *grosse bête*.

On regarde comme une grande faveur de suivre les chasses royales; elle n'est accordée qu'aux grands d'Espagne, aux Hidalgos titrés, aux Ministres des cours étrangères, aux

généraux et aux voyageurs présentés.

L'habit de chasse est un habit vert, orné d'une riche broderie, et d'une coupe fort élégante.

Les environs de Madrid et d'Aranjuez sont peuplés de sangliers. Ces animaux respectés des chasseurs vulgaires sont devenus aussi familiers que les chiens. Un voyageur prétend qu'à Aranjuez les sangliers se promènent librement dans les rues, et ne repoussent point les caresses des passans.

Nous avons déjà parlé de la belle race des chiens de bergers. Les chiens de chasse ne sont pas moins beaux. Il y en a de la taille des loups. L'attachement des Espagnols pour leurs chiens va jusqu'à l'idolâtrie.

« Je n'oublierai jamais, dit un

voyageur, ce que je vis chez le comte de V*** la première fois que j'allai chez lui; il avoit un petit chien dans chaque main, un autre sur les genoux; deux lévriers se battoient dans la chambre, un épagneul jappoit sous le lit, et trois chiens braques à la porte de la chambre, grattoient pour y entrer ».

Les hommes du peuple se livrent dans la campagne à un amusement qui ressemble assez au jeu du disque chez les anciens Grecs. On appelle cet exercice le jeu de la barre, *el Juego de la bara*, parce qu'il consiste à joûter à qui lancera le plus loin une énorme barre de fer.

Comment les habitans de la ville auroient-ils le goût des plaisirs innocens et salutaires de la campagne,

lorsque les chemins aux environs de Madrid sont détestables, et qu'il en est un surtout, celui qui conduit à *Ballecas*, où l'on ne voyage qu'au péril de sa vie? Si par hasard le petit ruisseau de *Brenigal* vient à déborder, ce qui arrive subitement après une averse, on court risque d'être entraîné dans les ravins et les précipices. Cependant ce dangereux passage n'est qu'à une lieue de Madrid, et les boulangers de Ballecas fournissent à Madrid une immense quantité de pains, comme Paris étoit approvisionné autrefois en partie par les boulangers de Gonesse.

Il semble d'ailleurs que le génie fiscal ait pris à tâche de rendre les habitans de Madrid sédentaires. On a établi sur le pont du Mançanarez,

dit de Ségovie, un péage considérable. Il en coûte un franc pour une calèche ou cariole, deux francs pour un carrosse à quatre roues.

Dans l'intérieur des maisons, on joue aux échecs, aux dames, au trictrac, au billard, et aux cartes. Les Espagnols ont un jeu de cartes particulier qui eut autrefois beaucoup de vogue en Europe, c'est celui de l'*hombre*. Ce mot signifie *homme*.

L'ingénieux Pope a donné une description brillante de ce jeu dans son poëme héroï-comique de la *Boucle de cheveux enlevée*. Dans ce poëme qui est pour les Anglais ce que le *Lutrin* et *Vert-Vert* sont pour notre littérature, les différentes cartes sont personnifiées, le sérieux et la boursouflure des descriptions ont quelque

chose d'assez comique (1). Les Italiens ont imité ce jeu, et lui ont donné le nom de Trissillo.

En revanche les Italiens ont introduit à Madrid leurs jeux de minchiate et de tarroco, qui se composent de cinq couleurs au lieu de quatre, comme nos cartes communes. Cette cinquième couleur qui correspond à ce que nous appelons l'*atout* ou *la triomphe*, parce qu'elle a constamment la primauté sur les autres, consiste en quarante-une cartes dans le jeu du minchiate, et vingt-deux dans celui de torroco. Outre le roi,

(1) J'ai traduit le passage de ce poème relatif au jeu d'hombre dans mes *Nouveaux élémens de Littérature*, tome V, pag. 62 et suivantes.

la dame et le valet, il y a une quatrième figure, le chevalier. Ainsi ce jeu de tarroco est extrêmement compliqué.

L'*hombre* lui-même est soumis à une infinité de règles que leur complication a fait abandonner des volages Parisiens. Il n'en est que plus cher aux Espagnols qui aiment dans le jeu les combinaisons profondes. C'est par cette raison qu'ils apportent au jeu d'échecs une attention extrême; et comme les bons joueurs font peu de fautes, comme ils évitent de donner *pion* pour *pion*, *pièce* pour *pièce*, quand ils n'y trouvent pas un avantage évident, la partie est d'une longueur indéfinie.

Les joueurs d'échecs poussent la fureur jusqu'à faire des parties d'une

ville ou d'une province à une autre. Les cases de l'échiquier sont numérotées ; il suffit que dans le postscriptum de chaque lettre, chaque joueur écrive alternativement à son adversaire : je fais marcher le roi, la dame, ou telle pièce du n°. *tel* au n°. *tel*, ainsi de suite. La partie se prolonge ainsi plusieurs mois, peut-être pendant plusieurs années.

REPAS ESPAGNOLS.

SIESTE OU MÉRIDIENNE.

Les Espagnols taciturnes et réservés, surtout à l'égard des étrangers, ne donnent guères de repas somptueux. Il y a donc peu de dîners brillans à Madrid.

Un usage ou plutôt un besoin impérieux, occasionné par la chaleur du climat, suffiroit peut-être pour donner moins d'importance au dîner. En sortant de la salle du festin, les convives ne pourroient pas se réunir immédiatement dans un salon avec d'autres personnes invitées seulement

à passer la soirée. Il faut absolument que les Espagnols dorment deux ou trois heures après dîner. Quelques-uns font la *sieste* même en hiver, mais personne ne s'en dispense en été. L'ardeur de l'atmosphère épuise les forces; on ne prend pas seulement quelque léger repos sur un fauteuil, sur un canapé; on se déshabille, on se couche pour se livrer au plus profond assoupissement.

A l'heure ordinaire de la sieste, les domestiques suivent l'exemple de leurs maîtres, et l'on ferme toutes les boutiques. Rien de plus singulier aux yeux d'un étranger que de voir régner tout-à-coup la solitude dans les rues, dans les places publiques, où quelques instans auparavant on voyoit un immense concours de pas-

sans ou de promeneurs. Mais bientôt les boutiques se r'ouvrent, les rues se garnissent, et tout rentre dans l'ordre accoutumé. La population paroît même alors plus considérable, parce que c'est surtout après la sieste que se négocient les affaires, qu'on fait des visites, qu'on se rend aux *refrescos* et aux *tertulias* dont nous allons parler.

« On attribue, dit M. de la Borde, cet usage à l'indolence des Espagnols; on a tort; il dépend du climat. La chaleur y est si forte, qu'elle énerve l'homme, et lui impose la nécessité de réparer par le sommeil, les forces de son corps abattu. Les étrangers eux-mêmes l'éprouvent, leurs membres s'appesantissent après le dîner, leurs yeux se ferment involontaire-

ment, le sommeil s'empare de leurs sens; il est rare qu'ils n'y succombent point avec la même facilité que ceux qui en ont contracté l'habitude.

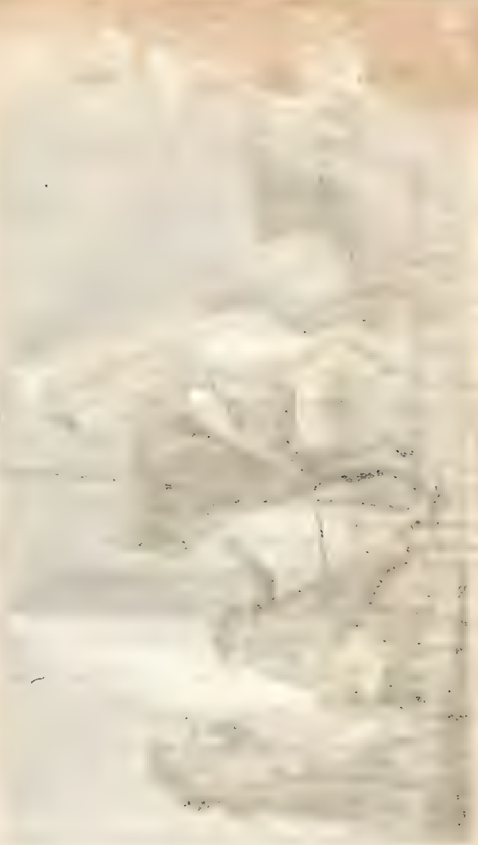
« Delà vient qu'en Espagne les dîners sont rarement des points de réunion et de ralliement qui influent sur les plaisirs de l'après-midi, en prolongeant la société qui s'est réunie à table; à peine a-t-on dîné qu'on se sépare : chacun se rend chez soi ou dans sa chambre; un convive qui s'arrêteroit deviendroit très-incommode ».

La sieste est sans contredit le plus sûr préservatif contre la chaleur; puisque la pesanteur de l'air provoque le sommeil, bien loin de l'empêcher, et que l'on passe ainsi dans l'assoupissement les heures les plus

chaudes de la journée. Cependant on ne néglige rien pour repousser une chaleur importune. Les volets des appartemens sont fermés hermétiquement dès le lever du soleil, et ne se r'ouvrent que lorsque ses rayons ont pris une direction opposée. Quand on n'a plus à craindre les rayons directs, on s'oppose à leur réverbération par des tentures de toile ou de coutil, en-dehors des fenêtres, ou par d'amples rideaux dans l'intérieur des chambres. Ainsi l'air se renouvelle, sans que l'on soit dévoré par l'ardeur du soleil; et l'on favorise encore sa circulation, en ouvrant les portes et en enlevant les vitrages des fenêtres exposées au nord.

On arrose les appartemens plusieurs fois par jour. Les femmes ont

sans cesse l'éventail à la main, excepté à table où la vigilance des domestiques les dispense de ce soin. Les valets tenant au bout de longs bâtons de grands éventails carrés faits, avec des feuilles de palmier, renouvellent l'air, et rendent un autre service non moins important : celui de chasser les mouches qui sont excessivement incommodes dans les contrées méridionales de la péninsule.





Toréadores.

HIVER. BRASERO. CHEMINÉES.

Quoique la saison de l'hiver soit assez dangereuse à Madrid pour les personnes d'un tempérament nerveux et délicat, parce que le voisinage des montagnes de Guadarrama couvertes de neige, rend l'air extrêmement vif, on n'y prend en quelque sorte aucune précaution contre le froid.

Les Russes, les Polonais et autres habitans du nord, accoutumés à braver dans les rues sous leurs pelisses, ou dans leurs appartemens échauffés par de larges poëles, des froids de dix-sept à vingt-deux degrés, ne

peuvent supporter le froid modéré qui règne à Madrid, et leurs yeux peuvent à peine ajouter foi aux indications du thermomètre.

En effet, les appartemens sont très-mal échauffés.

On rapporte qu'un petit-maître français racontant ses prétendues bonnes fortunes en Suisse, faisoit une description pompeuse des périls qu'il avoit courus en s'introduisant par la *cheminée* chez telles et telles dames qu'il nommoit. On lui prouva qu'il n'y avoit point de *cheminées* en Suisse, mais des poëles, et que par conséquent ses récits étoient absolument faux.

Il faudroit se défier aussi de la véracité d'un homme qui prétendroit s'être introduit chez une dame espa-

gnole par le moyen de la cheminée. En effet, les cheminées sont presque inconnues dans les provinces méridionales de l'Espagne.

On se sert dans les cuisines de fourneaux et de réchauds. L'intérieur des appartemens est échauffé par des *braseros* ou brâsiers portatifs qui répandent une chaleur égale et très-douce.

Il n'y a guères de cheminées que chez les étrangers, ou chez les gens riches qui, ayant voyagé hors de leur pays, ont adopté une partie des coutumes qui leur ont paru raisonnables.

L'usage des cheminées s'est donc introduit peu-à-peu à Madrid, à Valence, à Barcelone; mais la rareté

du bois sera toujours un obstacle à ce qu'il devienne général.

Par une recherche qu'inspire en ce pays le goût universel pour les parfums, on jette dans le brâsier du bois de sandal, et d'autres bois odoriférans en poudre, qui, sans produire de fumée, remplissent la chambre d'une vapeur aromatique fort agréable.

Un jour une comédienne très-jolie, écrivit au duc d'Albe, le plus riche particulier du royaume, qu'elle n'avoit point d'argent pour chauffer sa chambre, et qu'elle y geloit. Le duc eut la galanterie d'envoyer à cette demoiselle un *brasero* tout rempli de piastres.

Le brasero, lui-même, étoit d'argent massif, comme le sont d'ordi-

naire ces ustensiles chez les riches particuliers.

On voit ordinairement chez les grands seigneurs un large *brasero* d'argent dans chaque pièce. Les autres personnes se servent de braseros de cuivre argenté ou non argenté.

Ce sont de larges coupes portées sur des pieds de bois ou de métal. On les place dans les appartemens après les avoir remplis de charbons bien allumés. On se range tout autour. La précaution que l'on prend pour que les charbons soient dans un état de combustion parfaite, et qu'il n'y reste point de fumerons, ne suffit pas pour prévenir des accidens fâcheux. La vapeur pénétrante qui s'échappe du charbon mal allumé, n'est pas ce que ce combustible présente de plus

dangereux. Le gaz méphitique (1) qui s'en exhale, et que la braise ou le bois lui-même, contre l'opinion généralement accréditée, produisent avec presque autant d'abondance, prend peu-à-peu la place de l'air atmosphérique, s'il n'y a point dans la chambre un courant rapide; on tombe en défaillance, et ensuite dans un état d'asphyxie complète, si l'on n'est promptement secouru. Le danger est d'autant plus grand, que l'on n'est point averti par les nausées, par les maux de tête que causent ordinairement les *fumerons*.

Dans plusieurs provinces, particulièrement en Catalogne, on a un usage encore plus funeste; c'est de

---

(1) Gaz acide carbonique.

substituer au charbon entier le poussier, ou *carbonilla*. On remue de temps en temps avec une petite pelle les particules incandescentes du poussier, afin que toute la masse soit allumée. Comme ce poussier ne jette point de flamme, on suppose que la vapeur en est moins dangereuse. Il semble au contraire qu'étant chassée avec moins d'activité, elle est plus sujette à séjourner dans l'appartement.

Heureusement la pesanteur du gaz méphitique lui fait occuper la partie la plus basse des chambres; mais par cette raison, les enfans en sont les premiers incommodés. Telle est souvent pour eux l'origine de maladies convulsives qui les font périr misérablement, sans qu'on ait soupçonné la véritable cause de l'indisposi-

tion, et qu'on y ait donné en temps utile des remèdes efficaces.

Dans le royaume de Valence et dans d'autres provinces où l'on récolte beaucoup d'olives, on supplée à la rareté du bois et du charbon par des noyaux d'olives écrasés et grossièrement concassés. Ces noyaux imprégnés d'une substance huileuse brûlent aussi bien que le charbon, jètent même de la flamme, et répandent autant de chaleur, sans que les exhalaisons en soient aussi fatales.

Il faut avouer que le mauvais air qui résulte de ce genre de combustible est tempéré et corrigé par la fumée du tabac. Les Espagnols, comme on l'a déjà dit, ne fument point avec la pipe, mais se servent de cigarres, ou feuilles de tabac desséchées et

roulées. Voilà pourquoi personne n'est offensé de voir fumer partout dans les rues, dans les promenades, dans les cafés, au jeu, au bal, dans l'intérieur des maisons; quelquefois même auprès des dames et dans les sociétés; les médecins fument auprès des malades, et les gens d'affaires dans les conseils.

Quelquefois un fumeur passe sa cigarre à son voisin; et la même sert tour-à-tour à plusieurs personnes.

La coutume de présenter du tabac même en poudre, est regardée en Espagne comme un signe d'amitié.

Les paysans et les bergers qui n'ont point le moyen d'acheter des cigarres, parce que comme on l'a dit plus haut, les fabriques royales de Séville leur en font payer cher la façon, se

font à eux-mêmes des cigarres économiques, lesquelles remplissent à-peu près le même objet.

Ils prennent tout simplement un carré de papier qu'ils roulent en cylindre ; ils y insèrent des feuilles de tabac desséché et très-grossièrement moulues.

Voilà pourquoi dans les campagnes isolées des villes, les pauvres abordent les voyageurs en leur demandant comme une grace inappréciable, le don de quelques feuilles de papier.

AMEUBLEMENS.

Nous avons parlé du misérable état des lits dans les maisons de campagne ; on n'est guères mieux couché à la ville.

Les matelas ne reposent point sur un fond sanglé, mais sur des planches et des paillasses ; il n'y a point de lits de plume. On met plus ou moins de matelas sur la couchette, mais le lit est ordinairement très-bas. Au lieu de traversins , on empile les uns sur les autres quatre, six et jusqu'à huit oreillers. Les draps sont courts et étroits. Le dessus du lit est

garni en hiver de housses de velours galonnées d'or; les rideaux sont lourds et épais. En été la chaleur empêche de faire usage de rideaux; mais les gens riches y adaptent une *cousinière* de gaze de couleur, afin d'écarter les moucherons.

Le plancher est proprement carrelé, on le nettoye en été, en y jetant plusieurs seaux d'eau. Le pavé est sec au bout d'une demi-heure, et conserve cependant une fraîcheur agréable. On étend par-dessus un tapis appelé *estera*, formé de sparte, de jonc, ou de feuilles de palmiers, et de différentes couleurs. Une natte de la même matière, haute de trois à quatre pieds, couvre le bas des murailles de chaque côté; afin d'empêcher les personnes qui s'y appuyent

d'être incommodées par l'humidité.

Quelquefois on substitue à cette natte une toile peinte ou des boiseries. La muraille reste nue au-dessus, mais elle est peinte en blanc. Quelquefois on y peint à fresque des figures d'hommes et d'animaux, des arbres, des fleurs, des paysages, même des sujets historiques ou mythologiques. Ces peintures sont distribuées en plusieurs compartimens, séparés par des colonnes, des pilastres, des frises, des corniches, et autres ornemens d'architecture.

« Ce genre de décoration, dit M. de la Borde, est imité de l'Italie, et est déjà très-commun à Barcelone; il pénètre insensiblement dans l'intérieur de l'Espagne ».

On suspend aux murs des glaces,

des tableaux de saints, des gravures et des plaques à bras, en forme de cornes d'abondance pour mettre des bougies. Ces supports s'appellent par cette raison, *cornucopias.* On adapte de même à la bordure dorée des miroirs de ces bras destinés à contenir les bougies. L'appartement ainsi disposé, ressemble à un café ou à une salle de billard.

Au milieu des salons est suspendu un lustre de verre blanc dont les plaques taillées à facettes, imitent le cristal.

On range de plus le long de l'appartement sur des consoles, des caisses de porcelaine ou d'argent qui contiennent des orangers et des jasmins.

Les chaises sont de paille, ou en

de bois de noyer ; les dos sont à jour, et les siéges couverts en damas jaune ou cramoisi.

Dans quelques provinces, par exemple en Andalousie, à Murcie et à Valence, les chaises sont d'inégale hauteur. Les plus élevées que l'on place d'un côté de la salle, sont réservées aux hommes ; celles des femmes sont plus basses d'un tiers.

Il y a des maisons ornées de fontaines jaillissantes.

On commence déjà à adopter quelques modes françaises. Nos beaux meubles d'acajou, ornés de superbes ornemens en bronze doré ou vert-antique, commencent à avoir de la vogue ; mais les Espagnols un peu arriérés dans ce qui tient à la mode, font plus généralement usage de meu-

bles de damas avec des galons, des crépines et des broderies d'or.

L'argenterie massive est prodiguée, et les gens riches ont une profusion étonnante de vaisselle plate. Ils trouvent même de l'économie à se servir de plats et d'assiettes d'argent, au lieu d'assiettes de porcelaine ; la durée en est en quelque sorte indéfinie, tandis que la vaisselle de terre, à raison du grand nombre des domestiques, seroit exposée à de fréquens accidens, et qu'il faudroit sans cesse la renouveler.

Il y a quelques années, lorsque le duc d'Albuquerque mourut, on employa six semaines à faire l'inventaire de sa vaisselle d'or et d'argent, et à la peser. Il y avoit, entr'autres choses, mille quatre cents dou-

zaines d'assiettes, cinq cents grands plats et sept cents petits; tout le reste à proportion, et quarante *échelles d'argent* pour monter jusqu'au haut de son buffet, qui étoit par gradins, comme un autel, dans une grande salle.

Ce n'est guères qu'à l'occasion des mariages que l'on déploie cette magnificence. Le nombre des convives alors n'a point de bornes, et l'on rougiroit de recourir à des emprunts.

La raison de cette abondance de vaisselle plate est qu'elle vient toute faite des Indes, et qu'elle est exempte du droit correspondant au contrôle ou marque de garantie.

Mais cette vaisselle est d'un travail grossier; on n'y voit point de ces ciselures qui doublent en quelque sorte la valeur du métal.

Les maisons des grands seigneurs sont meublées avec plus de richesses que de goût : quelques-uns ont eu le bon esprit de bannir de leurs salons d'apparat, le dais, privilége de la grandesse.

Beaumarchais a fidèlement observé cette partie du *costume* dans son Mariage de Figaro. Cependant un auteur espagnol a pris la peine de critiquer gravement le spirituel écrivain français; il lui a reproché divers contre-sens, divers traits qui semblent prouver que les mœurs du pays ne lui étoient pas familières.

L'auteur de Figaro avoit voyagé en Espagne, et même au sujet d'une aventure singulière qui forme un des épisodes les plus intéressans de ses fameux *Mémoires*. Il pouvoit donc

parler *ex professo* des mœurs espagnoles; mais il est évident que son intention étoit de faire sous cet emblême une critique de certaines parties des mœurs françaises.

On voit dans la relation de madame d'Aulnoy, quel étoit il y a peu de temps l'abus que faisoient les nobles titrés de la prérogative de reposer sous un dais fastueux.

« S'il y a, dit cette dame, trente chambres de plain-pied chez eux, vous y verrez *trente dais*.

« Ma parente en a *vingt* chez elle. Le roi l'a faite marquise de Castille.

« Vous ne sauriez croire combien je tiens ma gravité sous un dais, particulièrement quand on m'apporte mon chocolat; car trois ou quatre

pages vêtus de noir, *comme de vrais notaires*, me servent à genoux.

« C'est une coutume à laquelle j'ai eu peine à m'accoutumer, parce qu'il me semble que ce respect ne devroit être rendu qu'à Dieu ; mais cela est tellement d'usage ici, que si un apprentif savetier présentoit une savate à son maître, il mettroit le genou en terre ».

DOMESTIQUES.

J'ai déjà dit que le nombre des domestiques en Espagne étoit immense. On distribue entre plusieurs ce qui partout ailleurs seroit le partage d'un seul. Les domestiques mariés sont logés chez leurs maîtres avec leurs femmes, leurs enfans et tout l'accroissement dont leur famille est susceptible. Car ils sont si doucement traités, et sont eux-mêmes si recommandables par leurs bonnes qualités, qu'ils changent rarement de condition.

A la mort d'un maître, les héritiers payent rarement une pension à

ses domestiques, mais ils n'en renvoient aucun, et gardent ceux qu'ils pouvoient avoir eux-mêmes avant de recueillir l'héritage.

Il y a dans ce pays, sous le nom de *criados mayores*, ou premiers domestiques, une espèce particulière de valets. Ils n'ont point de livrée, mais l'épée au côté, et le chapeau à la main. Placés dans les anti-chambres ils introduisent les personnes qui arrivent en visite, font les commissions de leurs maîtresses, et les précèdent de quelques pas dans les rues quand elles vont à pied. Si elles sortent en voiture ils sont admis dans l'intérieur du carrosse, et se placent sur le siége de devant, ou *estrapontin*.

M. de la Borde dit que ce genre

de domestiques n'est plus en usage depuis vingt ou trente ans; cependant nombre de maisons se piquant d'observer les mœurs antiques ont encore leur *criado mayor*.

« Il y a des maisons, dit M. de la Borde, où l'on retrouve à-la-fois les domestiques de trois ou quatre générations, sans que leur nouveau maître renvoie aucun de ceux qui avoient servi les autres.

« Tous les domestiques sont logés et nourris, ou reçoivent tous les jours en nature leur portion de vivres, et ne sont presque jamais employés au service du maître qui les entretient.

« J'ai entendu assurer que la seule maison du duc de Médina-Cœli coûte à ce seigneur trois mille livres tour-

nois tous les jours pour les frais de ses domestiques.

« Le dénombrement de 1788 porte le nombre des domestiques en Espagne à deux cent soixante-neuf mille cinq cents.

« Ce même usage existe également en Italie ; il est cause en partie de la ruine des grandes familles, et de la fainéantise du peuple des villes ».

TERTULIAS.

Il faut distinguer les *Tertulias* des *Refrescos*. Les *Tertulias* sont des réunions quelconques, destinées, non-seulement aux plaisirs de la société, mais à des conférences sérieuses sur les arts et les sciences. On donne même ce nom aux loges situées en face du théâtre, et dont la grandeur permet d'y recevoir une société nombreuse.

Les particuliers riches de Madrid ont, comme les opulens Parisiens, leurs jours de *soirées* où ils reçoivent alternativement une fois par semaine, leurs parens, leurs amis, et même les

étrangers qui leur sont recommandés.

On se livre dans ces *Tertulias* à des divertissemens variés : on joue, on fait de la musique, on danse, et à la fin du bal on sert une collation magnifique de volailles froides, de pâtisseries, de sucreries et de bonbons.

Nous avons déjà décrit les charmes particuliers à la danse des Espagnols. Les étrangers reprochent aux demoiselles de ce pays de danser constamment les yeux baissés, sans jamais sourire, sans regarder leurs danseurs. Les hommes ont peu de grace et d'agilité dans leurs mouvemens.

Il manque à ces réunions ce qui fait le charme des sociétés françaises; les femmes ne cherchent pas à faire briller les graces de leur personne et de leur esprit par une émulation ré-

ciproque : elles semblent au contraire se fuir ; et chacune a la prétention de présider sa Tertulia. La galanterie n'est point bannie de ces cercles, chaque dame a presque toujours son admirateur, son *cortejo* qui ne la quitte pas plus que son ombre ; mais par cela même, toute conversation agréable en est bannie.

« Ce n'est pas, dit M. Bourgoing, que les Espagnols n'aient aussi leur galanterie. Ses traits subtils et ampoulés sont même semés avec profusion dans leurs romans et dans leurs comédies ; mais à des yeux étrangers, elle paraît grimacée dans ses tournures, grimacée dans ses démonstrations ; elle n'a pas ces formes faciles, ces expressions élégantes auxquelles ceux même qui nous jalousent sont

convenus de reconnaître la galanterie française.

« Chez nous, une jolie femme dont nous ne sommes pas épris, n'est qu'une aimable créature qui *attend*, mais *n'exige pas*, les hommages, qui les reçoit en souriant.

« Chez les Espagnols, si elle se fait respecter, c'est une divinité qu'on ne peut, pour ainsi dire, aborder qu'un genou en terre. D'ingénieux couplets en vaudeville suffisent à l'une, il faut à l'autre les sublimes accens et la cadence de l'ode. »

REFRESCOS.

Les *Refrescos*, qui précédent, accompagnent ou suivent les *Tertulias*, sont, ainsi que le nom l'indique, des collations où l'on sert aux convives des *rafraîchissemens* de toute espèce.

Cette collation a lieu le plus ordinairement à huit heures du soir. Dans les occasions importantes, c'est une fête très-dispendieuse; on est obligé d'y inviter toutes les personnes de sa connaissance.

Telles sont les réunions somptueuses destinées à célébrer une noce, un baptême, la fête anniversaire du maî-

tre ou de la maîtresse de la maison.

Les femmes ne sont point d'abord réunies avec les hommes. A mesure qu'elles arrivent, on les conduit dans une place marquée du salon. Ce n'est que lorsque toutes les personnes attendues sont arrivées, qu'il est permis aux deux sexes de se confondre. En attendant cet heureux moment, les dames sont rangées avec la maîtresse de la maison près d'un canapé au-dessus duquel, selon les mœurs antiques, est ordinairement suspendue une image de la Vierge.

Dès que le *Refresco* doit commencer, on se mêle, on se rapproche, et la conservation s'anime.

On envoie d'abord à la ronde, à chaque convive, un grand verre d'eau à la glace, où l'on fait fondre de pe-

tits morceaux de sucre carrés et spongieux (*azugar esponjado.*) Ils s'y dissolvent en un instant; mais ordinairement on ne leur laisse pas le temps de fondre.

Viennent ensuite des tasses de chocolat que l'on sert les unes chaudes, les autres à la glace; il y en a aussi de mêlées de lait et d'œufs. On trempe dans ce breuvage de petits biscuits extrêmement secs.

Les dames espagnoles ont tant de passion pour le chocolat, que, suivant madame d'Aulnoy, elles en prennent jusqu'à six tasses de suite, et c'est souvent deux ou trois fois par jour.

« Il ne faut pas s'étonner, ajoute le voyageur, si elles sont extrêmement sèches, puisque rien n'est plus chaud. Outre cela, elles mangent tout si

poivré et si épicé, qu'il est impossible qu'elles n'en soient pas brûlées.

« Il y en a qui ont l'habitude de manger des morceaux de *terre sigillée*. L'estomac et le ventre leur enflent et deviennent durs comme une pierre. J'ai voulu tâter de ce ragoût tant estimé, et si peu estimable; j'aimerois mieux manger du grés ».

Je ne sais pas si la passion bizarre des Espagnols pour la terre sigillée a cessé, mais ce qui est certain, c'est que leur goût pour le chocolat augmente au lieu de diminuer. On croit cet aliment si innocent qu'on ne le refuse pas même aux malades, quoique sa préparation diffère beaucoup de ce que nous nommons *chocolat de santé*; on le parfume presque toujours avec la vanille, production des

colonies espagnoles dans le Nouveau-Monde.

Quoique les colonies espagnoles produisent le meilleur *cacao*, on le prépare si mal qu'il sent presque toujours le brûlé.

Les tasses où l'on prend du chocolat sont de porcelaine avec des soucoupes d'agathe enrichies d'or.

De grands plateaux d'argent remplis de confitures sèches, de verres d'orgeat et de limonade sont portés ensuite par des domestiques dans toutes les parties du salon. Les fruits confits sont ordinairement enveloppés chacun dans un papier particulier. Cette méthode est extrêmement favorable à la coutume qui permet d'emplir ses poches de toutes les friandises que l'on n'a pu manger.

« Il y a de vieilles dames, dit madame d'Aulnoy qui, après s'être bourrées de dragées et de confitures ont cinq ou six mouchoirs qu'elles apportent exprès, et elles les emplissent de confitures. Bien qu'on les voie, on n'en fait pas semblant ; on a l'honnêteté de leur en laisser prendre tant qu'elles veulent, et même d'en aller encore querir.

« Elles attachent ces mouchoirs avec des cordons tout autour de leur ceinture ; cela ressemble au crochet d'un garde-manger, où l'on pend du gibier ».

Croit-on qu'il y a exagération dans ce récit? Je renvoie à ce passage de M. Bourgoing.

« Non-seulement on se rassasie de friandises sur le lieu même, mais on

en remplit de grands cornets de papier, ses *chapeaux*, et jusqu'à ses mouchoirs. L'étranger admis pour la première fois à ces espèces de repas, *où les liqueurs enivrantes sont seules épargnées*, cherche la nation sobre et ne la trouve pas ».

En effet, échauffés par cette profusion de tant de sucreries, les Espagnols et les Portugais leurs voisins n'éprouvent pas autant le besoin des liqueurs fortes. Le vin de leur territoire si recherché dans d'autres pays, a peu de charmes pour eux. Ils préfèrent l'eau à la glace, ou seulement rafraîchie dans ces vases poreux dont j'ai déjà parlé.

Le bon marché du sucre en ce pays permet de le prodiguer. Au carnaval,

de même qu'en Italie, on se jette les uns aux autres des cornets de petites dragées. On se lance même d'une voiture à l'autre, ou bien l'on jette sur les passans, des coquilles d'œufs vidées avec beaucoup de propreté, et que l'on a remplies d'eau de senteur; cette pluie parfumée, mouille les habits, mais répand de tous côtés une odeur extrêmement suave. Autrefois le roi même à la comédie, jetoit au carnaval dans l'orchestre ou dans le parterre de ces œufs remplis d'une eau aromatique.

Il régnoit jadis dans les réunions un usage fort bizarre : au moment où l'on apportoit les lumières, le principal domestique mettoit le genou en terre, et disoit : *Loué soit*

le très-Saint Sacrement! Chacun des assistans répétoit avec beaucoup de ferveur, *à jamais!* et les dames se faisoient un salut les unes aux autres, comme quand une personne éternue.

SUBSTANCES ALIMENTAIRES.

Il est peut-être inutile d'ajouter, après ce qui vient d'être dit sur les collations usitées dans ce pays, que le souper n'est pas plus splendide parmi les Espagnols que le dîner. Il est rare qu'on y invite d'autres personnes que celles de la famille; encore ce repas est-il le plus souvent si léger, qu'on peut le regarder comme nul.

« La cuisine des Espagnols, dit M. Bourgoing, telle qu'ils l'ont reçue de leurs aïeux, est du goût de fort peu de monde.

« Leur palais savoure les forts as-

saisonnemens. Le poivre, le piment, le jus de *tomates* ou pommes d'amour, le safran, colorent ou infectent presque tous leurs mets.

« Un seul a trouvé grace auprès des étrangers; c'est celui qu'en Espagne on appelle *olla podrida* (1), et qui est une espèce de *pot-pourri* de toutes sortes de viandes cuites ensemble. Au reste, la cuisine espagnole n'existe guères sans mélange que dans les familles obscures attachées aux anciens usages. Presque partout elle s'est mariée à la nôtre,

(1) *Olla*, qui se prononce *oille*, signifie ragoût : de là est venu le nom de cuiller *à oile*, que le peuple prononce *cuiller à œil*. Le mot espagnol dérive du latin *Aulula*.

et dans beaucoup de maisons celle-ci l'a entièrement supplantée.

« C'est ainsi que partout on nous imite, même en nous ridiculisant ».

Une bonne *olla-podrida* coûte quelquefois jusqu'à trente piastres, parce que les ingrédiens en sont compliqués et dispendieux; il y entre des gibiers les plus rares, des viandes et des légumes les plus recherchés.

Les légumes ont dans ce pays une saveur particulière; les asperges sont d'une grosseur énorme, et ont un goût délicieux.

Les oignons, l'ail et les autres plantes bulbeuses qui exigent partout une terre sèche et légère, viennent mieux en Espagne dans un sol mou et aquatique; par cela même ils y contractent des propriétés et un goût différens.

Le miel qui avec le pain suffiroit à la rigueur à la nourriture d'un Espagnol pendant un long espace de temps est ici de la meilleure qualité et fort substantiel.

Il y a tel Espagnol jouissant d'un revenu de quatre à cinq mille livres de rentes, qui ne vit que de miel, de champignons, d'œufs brouillés et d'escargots.

Le peuple ne mange que de la soupe à l'huile, et cette huile a une saveur âcre et détestable.

Les négocians aisés joignent à ces mets le bouilli, le rôti, des poissons cuits ou frits, et des légumes frais ou secs.

C'est pour la table du roi et des grands seigneurs seulement que les marchés de Madrid fournissent le

thon de Cadix, les gelinottes du royaume de Murcie, les pastèques ou melons d'eau des environs de Séville, les canards et les faisans de l'Arragon.

ARMÉE ESPAGNOLE.

La péninsule espagnole a joui d'une paix profonde dans le long intervalle qui s'est écoulé depuis la guerre de la succession et l'affermissement de Philippe V, sur un trône long-temps chancelant, jusqu'à notre terrible révolution qui comme le levier d'Archimède a trouvé un poin t d'p ui pour ébranler l'univers.

Il ne faut pas compter le siège de Gibraltar, ni ce camp de saint Roch que l'on pourroit regarder plutôt comme un *camp d'exercice.*

L'armée espagnole considérable-

ment réduite, avoit dégénéré sous tous les rapports de la discipline et de la bonne tenue. Elle ne put résister à l'invasion de l'armée républicaine des Pyrénées, elle n'opposa qu'une guerre de chicane à la formidable invasion de Buonaparte ; mais grace à notre aggression, elle s'est aguerrie, et les troupes espagnoles ne le cèdent plus guères aux autres milices européennes.

Le voyageur anglais Bradford a recueilli à Madrid et à Salamanque, une collection complète des uniformes militaires des troupes de toutes armes; c'est d'aprés lui que nous en donnerons la description fidèle, en remplissant toutefois les lacunes considérables de son texte.

Sous les Romains, les Espagnols

étoient tous soldats. Après avoir long-temps opposé à leurs conquérans une résistance opiniâtre, ils leur fournirent d'excellentes troupes auxiliaires, qui furent d'une grande utilité pour affermir la puissance romaine, en Asie et en Afrique.

Conquis et non soumis par les Goths, par les Maures, les Espagnols se relevèrent de cette humiliation, et il ne leur manqua peut-être pour devenir eux-mêmes conquérans que la réunion en une seule monarchie de tant de petits royaumes.

L'Espagne, aux quatorzième et quinzième siècles, produisit les meilleures troupes de l'Europe. Les guerres qu'elle soutint dans les deux siècles suivans, affoiblirent considérablement

sa puissance militaire. Envoyant au loin ses armées, la masse de la nation perdit peu-à-peu son génie belliqueux, et s'endormit dans la mollesse. Aussi, vit-on, les fiers Espagnols échouer devant une bicoque, devant Ostende, dont le siége dura trois ans, et quoique favorisés par la scission des partis, ne pouvoir subjuguer les sept provinces révoltées de la Hollande, ce petit pays qu'un sultan de Constantinople étoit étonné de voir résister si long-temps aux armées formidables de Philippe II, lorsqu'il n'auroit fallu, selon lui, que quelques pionniers pour le *jeter à la mer.*

Sous les deux derniers rois espagnols de la maison d'Autriche, les forces militaires, s'affoiblirent au point



Villageois du Royaume de Navarre

qu'à son avènement au trône, Philippe V trouva à peine quinze mille hommes sous les armes.

Un peu avant cette époque, en 1688, Ozario écrivoit qu'il n'y avoit pas dans son pays un seul homme en état d'enseigner les principes de la guerre.

Les princes de la maison de Bourbon augmentèrent graduellement leur état militaire; ils créèrent deux armées, l'une de troupes régulières, l'autre de milices, destinée à la défense des colonies.

En 1788, l'armée se montoit nominalement à soixante-dix mille hommes, mais selon M. Bourgoing, il n'y en avoit pas trente mille d'effectifs. Le même auteur assure que la totalité des forces disponibles, n'excédoit

pas cent mille hommes, y compris vingt mille paysans, quoiqu'il y en eût plus de cent cinquante mille sur les états.

Il est probable d'après cela qu'au commencement de la guerre qui vient d'être terminée, les forces espagnoles estimées à cent soixante-dix mille hommes, tant troupes régulières que milices, ne s'élevoient pas en réalité à plus de quatre-vingt mille hommes, dont seize mille avoient été envoyés en Allemagne, vers 1809, sous les ordres du marquis de la Romana, et les autres mis en garnison à Ceuta, Majorque, etc.

Selon l'état militaire (*Estado militar*) imprimé en 1808, l'armée espagnole comprend les corps dont nous allons donner le détail.

1°. La maison militaire du roi (*Tropa de casa Real*) comprend trois compagnies de gardes-du-corps, et une compagnie de gardes américaines, créée en 1793, en faveur des sujets de l'Amérique espagnole : les capitaines ont rang d'officiers généraux. Ces gardes se distinguent comme ceux du roi de France par la couleur du baudrier, en compagnies *rouge*, *bleue*, etc. Ils servent à pied et à cheval. A ce corps est attaché une brigade d'artillerie légère.

Une de ces compagnies s'appelle Wallonne, parce qu'elle étoit formée originairement de soldats de la Flandre Wallonne ; on y admet aussi des Français ; et particulièrement ceux qui sont nés dans le Roussillon, ancienne province de l'Espagne.

Un régiment de carabiniers royaux fait partie de la même garde. La totalité des troupes composant la maison du roi se monte à sept mille cinq cents hommes et deux cent vingt-huit officiers (1).

2°. Infanterie. Elle se compose de trente-neuf régimens (2), qui ont chacun trois bataillons, divisés en quatre compagnies. Le pied de guerre de ces régimens est de deux mille deux cent cinquante-six hommes. Le tout se compose de mille cinq cent vingt-un officiers, et quatre-vingt-sept mille

(1) M. de la Borde qui a suivi un état dressé dix années auparavant, en 1798, donne pour résultat 10,041 soldats et 490 officiers.

(2) M. de la Borde n'en compte que 38.

neuf cent quatre-vingt-quatre soldats. Un des bataillons reste ordinairement en garnison dans une ville dont le régiment porte le nom, et il sert de dépôt pour maintenir les compagnies au complet, en y envoyant sans cesse des recrues tout exercés.

L'infanterie de ligne, autrefois si célèbre, consiste en quarante-six régimens, dont le plus grand nombre est formé d'Espagnols ; les autres sont Wallons, Irlandais, Italiens et Suisses.

Tous les régimens d'infanterie espagnole ont l'uniforme blanc; les corps sont distingués par la couleur du collet, des paremens et des revers; les noms des régimens sont inscrits sur les boutons (1). Les seuls

(1) Voyez dans la planche en regard un

régimens de volontaires de l'état et de Bourbon sont en bleu.

L'infanterie de ligne n'a point encore adopté ni le *schakos* des Hongrois, si heureusement imité par les Français et les Russes, ni la casquette des Autrichiens ou des Anglais. Les soldats sont coiffés d'un large chapeau à trois cornes, avec un plumet pour distinguer les corps d'élite.

Les grenadiers ont un long bonnet de poil conique, derrière lequel flotte une grande pièce de drap terminée en pointe. Sur ce morceau d'étoffe

---

soldat se reposant sur son arme, et en grande tenue. L'autre est en négligé, chaussé de demi-guêtres, et coîffé d'un bonnet de drap, sur le devant duquel est une croix.

sont brodés les armes d'Espagne, des croix et d'autres ornemens (1).

Les volontaires ou chasseurs des diverses provinces n'ont point d'habit, mais une casaque ou redingote large et courte, appelée *gambeta*, de couleur gris-blanc, marron, ou bleue. Les officiers ont le même uniforme que ceux de la ligne, mais bleu ou vert-bouteille foncé.

Les milices sont entièrement en bleu; celles dites *provinciales* ont la veste et la culotte blanches, le collet, les paremens et les revers rouges; les gardes urbaines ont quelquefois le collet de velours noir.

Il n'y avoit jadis de milices provinciales que dans les provinces des

---

(1) Voyez la planche en regard.

deux Castilles ; on y levoit un homme sur cinq, d'où étoit venu le nom de *quintas*, donné à ces milices. Aujourd'hui on les recrute dans toute l'Espagne. Chaque régiment est exercé un mois de l'année au chef-lieu de la province. Ils sont tenus de marcher en temps de guerre.

On ne donne de paie aux milices provinciales que pendant la durée du mois d'exercice. Le reste de l'année les officiers de grenadiers et de chasseurs reçoivent le quart de la paie ordinaire.

Les milices urbaines n'ont ni service régulier, ni solde, elles ne sont obligées qu'à maintenir le bon ordre dans leurs villes respectives. On en compte en tout cent quatorze compagnies, formant un effectif de près de dix mille hommes.

Les régimens suisses, au nombre de six, ont l'uniforme bleu, à collet, paremens et revers de diverses couleurs.

L'infanterie légère de Catalogne a adopté la coupe de l'uniforme anglais. Les revers sont découpés en zig-zag, et garnis de bandes transversales de couleur, ou de passe-poils. La coiffure est, à peu de chose près, le casque de l'infanterie anglaise.

Ces chasseurs destinés à marcher dans les ronces, dans les broussailles, ou à travers des terrains bourbeux, ont des guêtres de cuir, attachées avec une bande de peau sous la semelle du soulier, et dont la partie supérieure est taillée comme une tige de bottes, avec une échancrure

et un gland de laine ou de soie (1).

3°. Les artilleurs (2) se distinguent par un galon jaune autour de leur chapeau. Leur habit est bleu, la veste, les paremens, et le collet sont rouges. Les officiers ont l'habit galonné en or.

Les officiers de génie ont le même uniforme galonné en argent.

L'artillerie consiste en quatre régimens, formant dix compagnies de cent hommes chacune. Six de ces compagnies sont d'artillerie légère. On y compte en tout six cent soixante-quinze officiers et quatre mille hommes.

---

(1) Voyez la figure première de la planche en regard.

(2) Voyez la seconde figure de la même planche.

On a attaché à l'artillerie soixante-douze compagnies d'artilleurs vétérans, et cinq compagnies de pionniers (*obreros de maestranza*).

Il y a trois colléges militaires à Cadix, Barcelone et Zamora. Une compagnie de cadets de noblesse a été formée à Ségovie. Il y a en outre des écoles attachées à chaque régiment, et deux écoles du génie à Zamora et Alcala.

L'Espagne possède d'immenses magasins pour le service de l'artillerie; les principaux arsenaux et fonderies de canons sont à Séville.

4°. Cavalerie. On divise cette arme en douze régimens de cavalerie pesante, douze régimens de dragons, douze régimens de cavalerie légère ou de hussards. Chaque régiment

compte cinq escadrons. La force totale de la cavalerie est de onze cent quatre officiers, douze mille neuf cent soixante hommes montés, et trois mille cent vingt en remonte.

Il est d'usage en effet que les nouveaux enrôlés restent à pied pendant trois ou quatre ans, jusqu'à ce que leur tour soit venu de posséder un cheval.

L'uniforme de la cavalerie pesante est blanc, avec collet, paremens et revers de différentes couleurs. La coiffure est le chapeau bordé et garni d'une cocarde rouge. Toutes les troupes espagnoles ont la cocarde de cette couleur; les gardes Wallonnes y ajoutent des rayures noires.

Les troupes espagnoles, soit cavalerie, soit infanterie, n'ont peut-être

pas dans une attaque à l'arme blanche, l'énergique intrépidité des Français, elles ne conservent peut-être pas, sous un feu terrible à boulet et à mitraille, le sang-froid impassible des Russes; mais elles excellent dans les guerres de montagnes, dans la défense d'un passage, dans la surprise d'un poste isolé.

Les Français, pendant la malheureuse guerre d'Espagne, ont beaucoup plus souffert des attaques imprévues des Guerillas que des troupes enregimentées et disciplinées dans une bataille régulière.

« On s'accorde à convenir, dit M. Bourgoing, que le soldat espagnol se distingue par sa valeur froide et soutenue, par son endurcissement aux travaux, à la fatigue, à la faim.....

« Les officiers même, sur lesquels j'avois entendu faire, *jusqu'en Espagne*, les observations les plus amères, ont déployé dans cette guerre (de 1793) constamment du courage, et souvent des talens. Convenons au reste que si les troupes espagnoles avoient un peu dégénéré, il faudroit en accuser des circonstances qui leur sont étrangères. Le courage et les talens militaires ont besoin d'un aliment presque continuel.....

« La vie que les officiers mènent est propre à engourdir toutes leurs facultés.

« La plupart de leurs garnisons sont des bicoques isolées, sans ressources, soit du côté de l'instruction, soit même du côté des plaisirs honnêtes. Privés entièrement de sé-

mestres, ils n'obtiennent que rarement des congés pour vaquer à leurs affaires.

« C'est sans doute un moyen de faire d'excellens militaires de ceux qui seroient ainsi forcés de s'occuper de leur métier sans distraction. Mais partout on a besoin de stimulans pour être capable de quelques efforts, et chez laplupart des officiers espagnols, cette vie monotone et obscure qui n'est coupée par aucune manœuvre en grand, par aucun rassemblement, assoupit, à la longue, l'activité, ou la porte vers des objets honteux.

« Elle a d'ailleurs l'inconvénient de rendre le service militaire peu attrayant, et d'en écarter ceux à qui un peu de fortune et une éducation soignée présentent d'autres ressources. »

Nous avons expliqué ailleurs les raisons qui ont fait dégénérer en Espagne la race des chevaux. On en trouve fort peu de propres au service de la cavalerie, et c'est pour cela que les recrues sont assujétis à un si long noviciat, avant qu'il leur soit permis d'avoir un cheval en propre.

On réserve pour l'usage des dragons et des hussards des chevaux plus petits, mais pleins de feu.

Les dragons ont l'habit jaune et sont coiffés d'un casque.

Les chasseurs à cheval sont à-peu-près coiffés et vêtus comme nos hussards, ils ont l'uniforme vert avec le collet et les paremens rouges (1). Il faut cependant en excepter les hus-

(1) Voyez la planche en regard.

sards de la reine *Marie-Louise* (1), et les hussards espagnols qui portent l'habit bleu céleste.

---

(1) Epouse du roi Charles IV, et mère de Ferdinand VII.

ÉTAT-MAJOR.

Le titre militaire le plus éminent en Espagne, est celui de *généralissime*, qui a été créé par le roi Charles IV, en faveur du *prince de la Paix*. Il a été conféré par les Cortès, à lord Wellington, après la bataille décisive de Salamanque.

Le grade de *capitaine-général* répond à celui de maréchal de France. Il n'est rien moins que prodigué. Le comte d'Aranda et le duc de Crillon étoient en 1785 les seuls qui en fussent revêtus. Depuis cette époque, on en a compté de cinq à dix.

Les lieutenans-généraux, les maréchaux-de-camp et les brigadiers ont



Cavalerie légère Espagnole.

le
çai
na
te-
à

m
es
gu
n

p

le même rang que dans l'armée française. Il y avoit quarante-sept lieutenans-généraux en 1788, et cent trente-deux en 1796; ils ont été réduits à une centaine.

Les intendans d'armée ont les mêmes attributions qu'en France; il en est de même des commissaires des guerres et des commissaires ordonnateurs.

Les *veedores* sont des espèces d'inspecteurs particuliers : ce mot signifie *visiteurs*.

Les *contadores* sont des contrôleurs qui examinent et arrêtent les comptes des trésoriers.

Les *auditeurs de guerre*, forment des cours martiales pour juger certains délits commis par les officiers ou soldats.

MARINE.

Le corps des officiers de marine est composé de six classes ou grades, auxquels on parvient par rang d'ancienneté, savoir :

Capitaine de vaisseau, capitaine de frégate, lieutenant de vaisseau, lieutenant de frégate, *alferez* ou enseigne de vaisseau, *alferez* de frégate.

Le corps des cadets-gardes de la marine est composé de trois compagnies stationnées au Ferrol, à Carthagène et à Cadix.

La marine a des corps particuliers d'artillerie et de génie.

Le nombre des matelots de la marine royale ne va pas au-delà de 36 à 40 mille.

L'Espagne, obligée de suivre le sort de la France dans la lutte contre l'Angleterre, a vu sa marine singulièrement maltraitée.

En 1792, cette puissance comptoit quatre-vingts vaisseaux de ligne, dont une vingtaine en très-mauvais état.

La marine marchande n'emploie guères que quatre à cinq cents bâtimens dont les côtes de la Catalogne fournissent les trois-quarts et les ports de la Biscaye tout le reste.

Quoique les vaisseaux espagnols soient d'une très-bonne construction, ils sont, en général, mauvais voiliers, à cause de la combinaison vi-

cieuse des agrès et de l'arrimage (1).

Avant Charles III, les bâtimens espagnols étoient construits d'après la méthode anglaise : ce prince a fait venir des constructeurs français, entr'autres M. Gauthier que l'on peut regarder comme le régénérateur de la marine espagnole. Les Anglais eux-mêmes convenoient que le vaisseau *la Conception*, construit d'après ses plans, étoit le plus beau de l'Europe.

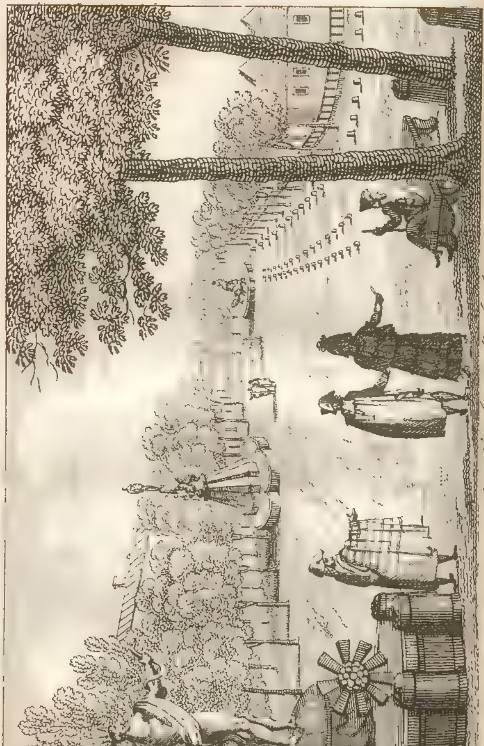
---

(1) Des hommes compétens en cette matière m'ont assuré que tel étoit aussi le caractère distinctif entre notre marine et celle des Anglais. Toutes les fois que les Anglais nous prenoient quelque vaisseau, ils faisoient de légers changemens dans la mâture et la distribution intérieure. Le bâtiment devenoit meilleur voilier qu'il n'étoit d'abord et l'emportoit aussi sur les navires de construction anglaise.

).
ns
ès
nit
,
ut
le
x-
au
es
e.

---

te
si
ne
es
,
la
Le
'il
es



PALAIS DE BUEN RETIRO.

PROMENADE DU PRADO.

Ce palais dont le nom signifie *Bonne ou agréable retraite*, est situé à l'une des extrémités de Madrid.

On y remarque entr'autres chefs-d'œuvre des arts la statue équestre en bronze de Philippe II. L'exécution en étoit d'autant plus difficile, que le cheval est représenté dans l'attitude du galop. Ses jambes de derrière sur lesquelles il est en équilibre, supportent un poids énorme.

Ce *sitio*, ou maison de plaisance, domine sur le Prado.

« C'est au Prado, dit M. Bourgoing, que tous les citoyens viennent de toutes parts, à pied ou en voiture, se réunir et respirer à l'ombre de longues allées, un air rafraîchi par les eaux jaillissantes des fontaines, embaumées par les exhalaisons des fleurs.

« Le concours y est quelquefois prodigieux; j'y ai vu jusqu'à quatre ou cinq cents carrosses, défiler dans le plus grand ordre au milieu d'une foule innombrable de piétons.... »

« Au lieu de cette bigarrure de vêtemens et de coiffures qui, dans les autres lieux publics de l'Europe, jette une variété sans laquelle il n'y a point de plaisir, on ne voit à pied, au Prado, que des femmes uniformément vêtues, couvertes de grands

voiles, noirs ou blancs, qui dérobent une partie de leurs traits ; que des hommes enveloppés dans leurs vastes manteaux, de couleur sombre pour la plupart ; ensorte que ce Prado, tout beau qu'il est, semble être par excellence le théâtre de la gravité castillanne.

« Il le paroît surtout, lorsque chaque soir, au premier coup de l'*angelus*, tous les promeneurs sans exception, se découvrent, s'arrêtent subitement, comme paralysés par une main invisible, interrompent les discussions les plus animées, les conversations les plus tendres, pour se recueillir pendant quelques minutes... Ainsi tout un peuple vient de rendre sous la voûte du ciel un hommage unanime au créateur ».

L'ESCURIAL.

On appelle communément palais de l'Escurial le monastère royal de Saint-Laurent (*San Lorente el Real*) qui fut construit près du village de l'Escurial, à quelque distance de Madrid, par ordre de Philippe II.

Charles-Quint, père de ce prince, avoit conclu en 1556, une trève de cinq ans avec le roi de France Henri II. Philippe, à qui il céda le trône d'Espagne, peu de temps après, rompit aussitôt l'armistice. Ligué avec les Anglais, et plusieurs princes italiens, appuyé par les mécontens de l'intérieur, il fit dans le cœur du

royaume une invasion formidable. Quarante mille hommes (armée immense pour ce temps-là) pénétrèrent en Picardie, et firent le siége de Saint-Quentin que défendoit l'amiral Coligny. Les événemens se succédèrent avec tant de rapidité que le sort non-seulement de cette place, mais de la France entière paraissoit dépendre du résultat d'une seule bataille. Elle fut livrée sous les murs de Saint-Quentin le 10 août, jour de saint Laurent.

Philippe II, désespérant presque du succès, fit deux vœux, dont le plus singulier fut celui de ne plus se trouver à aucune bataille s'il remportoit la victoire. Par l'autre, il promit de dédier à saint Laurent un superbe monastère.

La bataille fut gagnée ; elle auroit pu avoir les mêmes résultats que le combat qui fut livré à Brienne, les 29 et 30 janvier 1814, et mettre la France à la discrétion de ses ennemis. Mais les vainqueurs dont la perte avoit été considérable, ne firent point de progrès ; le duc de Guise eut le temps de revenir d'Italie et de rétablir la fortune.

Charles-Quint, dans sa retraite, prévit ce triste résultat. Instruit du succès de la bataille de Saint-Quentin, il demanda si son fils étoit déjà à Paris ? Sur la réponse négative du courrier, il lui tourna le dos, et ne prononça pas une parole.

Philippe II, arrêté dans le cours de ses exploits, fut réduit à conclure, le 13 avril 1559, le traité de Cateau-Cambrésis.

De retour en Espagne, Philippe II s'occupa d'accomplir son vœu. Il fonda un monument qui sert à-la-fois de résidence royale et de monastère à une congrégation de religieux hiéronymites.

M. Bourgoing dit que le choix que fit ce prince d'une position escarpée et aride, *peint bien le caractère sombre et farouche que l'histoire lui prête*. J'aime mieux croire avec différens voyageurs qu'il y fut déterminé par le voisinage de carrières où il trouva en abondance la pierre la plus propre à cette construction. Elle est grisâtre et ne s'altère point par l'exposition à l'air.

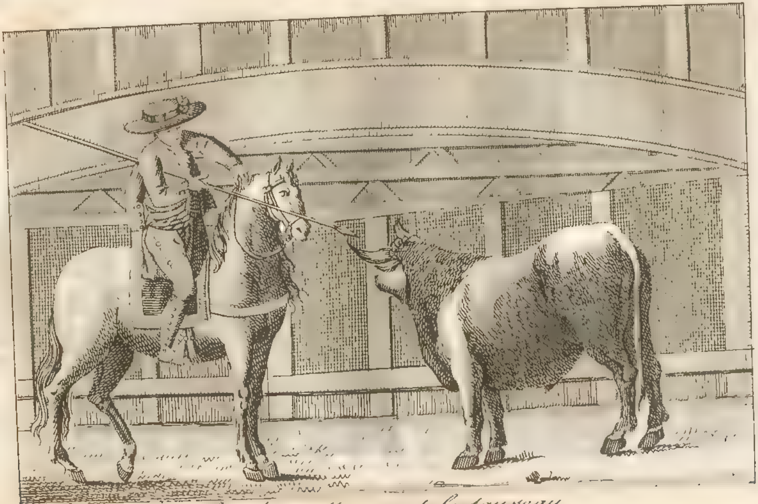
L'Escurial est en effet l'édifice de la structure la plus massive que l'on puisse imaginer. Les Espagnols le re-

gardent comme la huitième merveille de l'univers. Le P. Santos en a parlé avec un enthousiasme extravagant. Un autre religieux, André Ximenez, en a publié une description in-folio, accompagnée d'une multitude de planches (1).

Mes lecteurs, sans avoir sous les yeux le plan de ce palais, jugeront qu'il ne peut être recommandable par son élégance ni par la régularité des constructions. Il a à-peu-près la forme d'un gril, instrument du

---

(1) Cet ouvrage est dédié au Roi notre seigneur Don Carlos III (que Dieu garde!) Telle est la formule des dédicaces aux souverains. Il a paru à Madrid en 1764. J'ai tiré de l'ouvrage original quelques-uns des détails de ce chapitre.



Picador attaquant le taureau

martyre de saint Laurent. On y dépensa plus de six millions de ducats. Philippe II, après avoir employé vingt-deux ans à le bâtir, en jouit treize années, et mourut.

Sa forme est celle d'un carré oblong. Il est flanqué à chaque angle d'une tour carrée, terminée par une flèche et par une girouette de deux cents pieds de hauteur. Ces tours représentent assez bien les pieds du gril. Un vaste dôme situé au centre de la façade postérieure, figure le manche de l'instrument. L'intérieur est divisé en plusieurs compartimens, dont les corps-de-logis représentent les barres d'un gril, et les cours les espaces vides.

Les quatre façades sont inégalement décorées. La principale, du côté de

l'est, a plus de deux cents fenêtres; la façade de l'ouest en a trois cent soixante-six. On a affecté d'en mettre précisément un nombre égal à celui des jours dans l'année. Cependant il ne faut pas croire tout ce qu'on raconte sur la multitude des croisées. Il n'est pas vrai non plus que le *château de Madrid*, qu'on voyoit encore au commencement de la révolution dans le bois de Boulogne près de Long-champ, fût une imitation exacte du palais de l'Escurial.

« Quelques personnes, dit M. de la Borde, qui n'ont jamais vu ce monument de la piété, de la grandeur, de la magnificence, de l'orgueil, peut-être de la peur de Philippe II (1),

(1) Le duc de Bragance, à l'aspect de

y ont supposé tout ce qu'une imagination exaltée a suggéré de ridicule et de faux ; ils y ont multiplié avec excès le nombre des portes, des fenêtres, des pilastres, des colonnes ; ils y ont parsemé avec prodigalité l'or, l'argent, les porphyres, les agathes, les pierres précieuses, les ornemens les plus variés, les plus finis, les plus riches.

« Quelques autres, dirigés par une injuste prévention, n'y ont trouvé qu'une masse énorme et confuse de pierres, qu'une masse lourde, monotone, fatigante, sans goût et sans élégance.

---

l'Escurial, dit plaisamment : *Celui qui a fait un si grand vœu devoit avoir bien peur.*

« Les uns et les autres ont donné dans des excès qu'un voyageur impartial doit éviter ».

L'église, placée au centre, est grande, majestueuse et richement décorée. Le dôme est d'une architecture hardie et légère. Le maître-autel est composé de marbres, d'agathes et de jaspes d'un grand prix.

Deux mausolées magnifiques se font remarquer sur les côtés. Sur l'un d'eux l'empereur Charles-Quint, son épouse, sa fille et ses deux sœurs, sont représentés à genoux. Du côté opposé, on voit dans la même attitude les statues de Philippe II et de ses trois femmes.

Philippe IV a ajouté à ce palais l'édifice appelé Panthéon, destiné à la sépulture de la famille royale. On

descend par trente-cinq marches de jaspe au caveau qui a trente-six pieds de diamètre. C'est ce qu'on appelle d'un terme assez révoltant pour l'orgueil non-seulement des rois, mais du commun des hommes, le *Pourrissoir* (*el Podridero!*) Les caisses qui contiennent les corps des rois et des reines sont de bronze et d'une forme aussi noble que simple.

« Un foible jour, dit M. Bourgoing, éclaire à peine cette foible demeure : on y supplée par un lustre superbe, suspendu au faîte de la coupole, et qu'on n'allume que dans les occasions extraordinaires. Hors ces cas, un flambeau guide les curieux, au milieu de ce sénat immobile et muet de souverains. »

Une pièce magnifique destinée à

recevoir les cendres des rois et reines qui ont laissé de la postérité, est octogone. Vingt-quatre urnes ou tombeaux sont placés dans des niches octangles. Quatorze de ces monumens contiennent les restes d'autant de rois et de reines, presque tous de la maison d'Autriche. Louis Ier et Charles III, sont les seuls princes de la maison de France dont les corps y ont été déposés.

Lorsque la cour ne réside pas à l'Escurial, les hiéronymites (1), au

(1) L'ordre des hiéronymites qui n'a jamais existé en France, a été aboli en Italie du temps de saint Charles Borromée. Un moine ayant tiré à bout portant une arme à feu sur ce vertueux prélat sans le blesser, quoique les balles eussent traversé les habits, l'ordre fut supprimé.

nombre de deux cents occupent de très-belles cellules ; mais ils sont obligés de les céder aux personnes de la famille royale et à leur suite, lorsque la cour vient passer quelque temps dans ce palais.

Les religieux sont au nombre de deux à trois cents, et mènent une vie retirée, mais agréable.

Il y a dans ce bâtiment deux bibliothèques distinctes, riches en livres arabes, hébreux, chinois et en manuscrits. M. Bourgoing remarque que les livres sont placés en sens inverse de la manière ordinaire. Le dos est tourné contre le mur, et la tranche le long de laquelle est écrit le titre se présente seule à la vue.

La raison de cet usage est qu'Arias Montanus, savant espagnol du sei-

zième siècle, et dont la bibliothèque a servi de noyau à celle de l'Escurial, avoit tous ses livres arrangés et étiquetés de cette manière.

Cette méthode pouvoit avoir quelque avantage dans un temps où les livres étoient tous reliés en parchemin, où l'on ne pratiquoit pas encore l'art d'inscrire les titres sur un carré de peau, à l'aide d'un fer chaud et d'une feuille d'or; où d'ailleurs les fermoirs que l'on adoptoit aux livres empêchoient la poussière de se glisser entre les feuillets.

On n'a pas eu depuis le courage de changer cette bizarre disposition, et l'on a mieux aimé, pour conserver l'uniformité, adopter la même méthode pour les nouveaux livres dont

s'est successivement enrichie la bibliothèque.

Le trésor de l'église renferme (ou renfermoit avant la guerre) une statue d'argent de saint Laurent, du poids de neuf cents marcs, non compris des ornemens d'or pesant trente-six marcs; une statue de la ville de Messine, qui tient à la main un ostensoire d'or du poids de cinquante marcs, et dont la couronne et le collier sont de pierres précieuses, etc.

« Des jardins, dit M. de la Borde, s'étendent et se développent à l'est et au sud de cet édifice. Ils sont construits sur un terrain inégal et soutenus par des murailles en forme de terrasses, qui leur donnent l'apparence de jardins en l'air. Les uns sont élevés, les autres sont bas, la plupart

sont en amphithéâtre. On passe des uns aux autres par des escaliers très-commodes et faits avec art.

« Le village de l'Escurial est à une petite demi-lieue ; on y va par un beau chemin planté d'arbres des deux côtés, qui forme une belle avenue.

SAINT-ILDEFONSE.

Cet autre palais est d'un style médiocre, mais le séjour en est agréable, à cause de la beauté des jardins. On les a dessinés à la manière française. Rien n'égale la magnificence des jets d'eau et des cascades, alimentés sans interruption par des sources d'eau vive qui sortent du flanc des montagnes. Le palais a proprement le nom de la *Granja*. C'étoit en effet dans le principe une grange appartenant aux religieux hiéronymites de Ségovie.

On ne sauroit comparer le bassin de

Neptune à Versailles, ni aucune des pièces d'eau de cette maison royale, à la fontaine de Neptune, à saint Ildefonse, au bassin de Latone, etc.

La fontaine de la Renommée est remarquable par un jet d'eau qui semble surpasser le pouvoir de l'hydrostatique.

Au milieu d'un magnifique parterre existe un grand bassin ovale. On a placé au centre un rocher de plomb coloré de manière à imiter le marbre; sur ce rocher est la statue de la Renommée à cheval sur Pégase. Il sort de la trompette de la déesse une immense colonne d'eau de deux pouces de diamètre, qui s'élève à cent douze pieds de hauteur. L'eau retombe en pluie impalpable et refléchit toutes les couleurs du prisme,

lorsqu'elle est frappée par les rayons du soleil.

La ville de saint Ildefonse, à l'accroissement de laquelle le séjour de la cour à *la Granja* n'a pas été inutile, renferme une verrerie superbe qui appartient à la couronne. Près de trois cents ouvriers y sont constamment occupés. Les forêts de pins du voisinage fournissent la masse énorme des combustibles nécessaires à ces établissemens. Le poids que l'on y consomme par jour, peut s'évaluer à vingt-neuf charges de mulets.

ARANJUEZ.

L'ANCIEN village d'Aranjuez est devenu peu-à-peu une petite ville, lorsque la maison de chasse qu'y possédoient les rois d'Espagne s'est transformée en un vaste palais orné de jardins magnifiques.

Il y avoit autrefois, dit-on, dans ce même lieu un temple dédié à Jupiter. Delà est venu le nom *Ara-Jovis*, et par corruption *Aranjuez*.

L'édifice n'est pas plus remarquable que celui de saint Ildefonse par la magnificence de son architecture. Mais les parcs, les parterres et les

pièces d'eau présentent un coup-d'œil admirable. Le Tage y forme des cascades naturelles.

Les fontaines situées au centre d'espaces carrés, circulaires ou polygones sont ombragées par des arbres de hautes-futaies, et l'on y trouve à toute heure du jour un abri contre la chaleur souvent excessive à l'époque où la cour fait le voyage d'Aranjuez.

Le jardin *del Principe*, ainsi nommé, parce qu'il fut planté sous les auspices du roi Charles IV, lorsqu'il n'étoit encore que prince des Asturies, est d'une étendue immense. On ne l'ouvre qu'après-midi, lorsque la famille royale réside à Aranjuez. Une foule nombreuse s'y rassemble.

« Ce seroit, dit M. de la Borde,

un séjour de délices s'il y avoit de l'eau ; la grande proximité du Tage peut faciliter les moyens d'y pratiquer des canaux, des lacs, des cascades ».

C'est à Aranjuez qu'a eu lieu l'abdication du roi Charles IV. Cette scène mémorable est représentée dans le frontispice du tome Ier.

ROYAUME DE CORDOUE.

CETTE province que l'on comprend dans l'Andalousie a pour limites les royaumes de Jaen, de Grenade, de Séville, la Manche et l'Estremadoure.

La ville de Cordoue, placée sur la rive septentrionale du Guadalquivir, est entourée de montagnes entrecoupées de vallées et de ruisseaux limpides. Les collines sont couvertes de forêts d'oliviers, de citronniers et d'orangers. Ces derniers arbres sont tellement multipliés qu'on ne peut recueillir la totalité de leurs fleurs et de leurs fruits. Le bas prix auquel ils se vendent les fait négliger au point

qu'on les laisse pourrir sur l'arbre. Dans l'arrière saison, les villageois ramassent ces fleurs, ces oranges, ces citrons, en *detritus*, et s'en servent avec avantage pour engraisser les terres.

La cathédrale s'appelle encore *Mezquita*, c'est-à-dire, mosquée. Elle fut bâtie en effet par le calife Abdérame, sur l'emplacement de l'ancienne église construite par les Goths avec les débris d'un temple de Janus. Les nombreuses colonnes dont celui-ci étoit orné ont été employées par les Maures; et l'on voit encore du côté du cloître de nombreuses inscriptions qui attestent ces métamorphoses successives.

Cordoue est la patrie du fameux Gonzalve de Cordoue (*Gonzales Fer-*

nandez), surnommé le grand capitaine. Cette ville a donné naissance à plusieurs peintres, architectes et poëtes distingués. Les célèbres médecins arabes Averroès et Aben-Zovar étoient nés à Cordoue. Le poëte Juan de Mena, qui le premier donna au vers castillans la noblesse du vers héroïque y florissoit au quinzième siècle. Enfin une femme, *Aischa*, en fut à-la fois la Sapho, la Corinne et la Clémence Isaure. Ses poésies furent plus d'une fois couronnées par l'Académie de Cordoue.

« Il règne, dit M. de la Borde, beaucoup de luxe dans cette ville parmi les personnes aisées ; les carrosses y sont multipliés ; on y met beaucoup de magnificence dans les fêtes publiques et particulières.

« La noblesse s'y distingue surtout ; elle se réunit souvent ; ses assemblées sont quelquefois splendides ».

ROYAUME DE JAEN.

Borné par les royaumes de Grenade, de Cordoue, et par la province de la Manche, le royaume de Jaen est d'une médiocre étendue.

Nous avons déjà parlé des colonies que le gouvernement s'occupe d'établir dans la Sierra-Morena. Celles de la Caroline, de la *Carlota*, et de Fuente-Palmera, étoient devenues florissantes sous le ministère de don Pablo Olavidè. La disgrace de ce vigilant administrateur leur a porté un coup mortel.

Des Allemands composoient en

grande partie ces colonies européennes. Don Romuald, chef des capucins, ayant eu des altercations avec don Olavidè le dénonça au conseil de Castille, puis à l'Inquisition. Le ministre s'échappa à la vérité des prisons du Saint-Office, mais traîna dans la misère une vie languissante.

Jaen, capitale de la province, est selon quelques auteurs l'*Oningi* de Pline, ou l'*Oringi* de Tite-Live; il n'y auroit eu qu'une lettre changée par le vice de la prononciation ou l'inadvertance des copistes. D'autres veulent que ce soit la *Mentessa* des Romains.

Ce qui est certain, c'est que ce royaume fut fondé par les Maures à l'époque de la révolution qui démembra celui de Cordoue.

Cette capitale fut autrefois riche et commerçante. Les soieries étoient la source principale de sa prospérité. Elles déclinèrent insensiblement jusqu'au dix-huitième siècle, qu'on essaya, mais en vain, de les relever. La multitude des plantations de mûriers dans les environs étoit un puissant motif pour stimuler les habitans à élever des vers à soie ; ils ont cependant négligé cette branche profitable d'industrie.

M. de la Borde assigne les causes suivantes au peu de succès des établissemens dans la Sierra-Morena :

« Les fonds assignés pour leur entretien, quoique modiques, furent mal payés, et les travaux interrompus ; la surveillance n'eut plus la

même activité, les encouragemens enfin manquèrent.

« On se pressa trop d'asseoir des impôts sur les nouveaux colons : le dégoût se glissa parmi eux, l'agriculture languit, quantité d'habitans s'éloignèrent et retournèrent dans leur patrie ; beaucoup d'autres moururent et ne furent point remplacés ».

Le nombre des Colons (Allemands et Français) étoit réduit en 1788, à environ huit mille, encore y avoit-il beaucoup de mendians parmi eux. Les événemens de la dernière guerre les ont dispersés ; les Français étoient suspects, les Allemands s'enrôloient de gré ou de force soit dans les régimens suisses, à la solde des Cortès, soit dans la légion allemande à la solde de l'Angleterre.

« L'agriculture, ajoute M. de la Borde, y est aujourd'hui tombée par le manque de consommation, le défaut de débouchés pour la vente des productions du pays, la privation absolue de manufactures, etc ».

Le seul bienfait incontestable qui résultât de ces établissemens, c'étoit le meilleur entretien et surtout la sûreté des routes, où quelques années auparavant les voyageurs étoient attaqués, soit par des loups affamés, soit par des brigands que la justice ne pouvoit atteindre.

ESTREMADOURE.

Il y a en Portugal une province du même nom; ce mot Estremadoure indique leur position par rapport à la rivière *Duero*.

Les Romains et les Maures avoient une sorte de prédilection pour cette province; on ne peut pardonner aux rois modernes de l'Espagne de l'avoir si fort négligée.

Les villes de Truxillo, de Merida et de Badajoz, sa capitale, n'ont plus, à beaucoup près, la même splendeur.

Le nom deBadajoz vient par corruption de la dénomination latine *Pax-*

Augusta, que les Romains avoient donnée à cette ville. Les Maures l'appelèrent depuis *Bel-Edaix*, terre de sainteté.

Dans cette province les mûriers, les oliviers, et presque toutes les espèces d'arbres à fruits sont très-rares. On ne voit guères que des châtaigniers sur les montagnes. On a négligé l'agriculture pour convertir les terres en pâturages. Nombre de fermiers commencent à renoncer à l'usage de faire voyager leurs moutons; ils les gardent pendant l'été, et reçoivent en hiver ceux des provinces voisines. Ainsi ils tirent un double profit et de leur bétail et de celui des fermiers des cantons environnans.

En hiver les troupeaux de mou-

tons réunis dans l'Estremadoure forment plus de quatre millions de têtes.

Les habitans de cette province livrés la plupart à la vie pastorale, ont des mœurs très-différentes de celles des autres Espagnols. Ils fuient les étrangers, et comprennent sous cette dénomination les Castillans, les Andalous eux-mêmes. Les gens du peuple condamnés à l'inaction pendant les deux tiers de l'année, contractent l'habitude de la nonchalance. Les gens riches eux-mêmes sont peu sociables.

Cependant les habitans de cette province, endurcis aux fatigues, accoutumés à une sobriété exemplaire, deviennent d'excellens soldats; et plusieurs grands capitaines, entr'autres Ganias de Paredès, le marquis

del Valle, les fameux conquérans de l'Amérique, Cortez, Pizarre et plusieurs de leurs compagnons, sont sortis de l'Estremadoure.

« On trouve dans cette province, dit M. de la Borde, un exemple singulier de ce qu'on peut nommer *constitution démocratique*, qui exclut toute supériorité des hommes les uns sur les autres.

« Les habitans de la petite ville de Casar de Cacerès, au nombre de cinq mille ames, se réputent entr'eux TOUS ÉGAUX en grade, qualité et conditions; ils veillent avec le plus grand soin à ce que cette égalité ne soit jamais altérée par aucun signe extérieur d'honneurs ou de distinction.

« Enfin ils ont porté leur vigilance

si loin, qu'ils firent enlever, il y a quelques années, une inscription qu'on avoit placée sur la sépulture d'un de leurs concitoyens, quoiqu'il fût généralement estimé et regretté ».

ILES DE LA MER D'ESPAGNE.

ROYAUME DE MAYORQUE.

Les îles que les anciens nommoient Ibériennes, dont les trois principales Mayorque, Minorque et Cabrera se distinguoient sous le nom de Baléares, et dont les autres Iviça, Fomentera et Conejera, s'appellent les îles *Pityuse*, composent ce qu'on appelle le royaume de Mayorque.

Le mot *Balear*, vient, soit du nom de Balea, l'un des compagnons d'Hercule, soit d'un terme grec qui signifie jeter, lancer, parce que ces insulaires

excelloient dans l'art de se servir de la fronde.

Mayorque, dont le nom même signifie qu'elle est la plus grande de cet archipel, a cinquante lieues de tour, et est séparée du continent de l'Espagne par un espace de mer d'environ quarante lieues. Palma en est la capitale.

Le port Mahon, célèbre par les exploits du maréchal de Richelieu et la défaite de l'amiral anglais Byng, est le chef-lieu de l'île de Minorque.

Les mœurs des habitans de toutes ces îles, se rapprochent de celles des Catalans. Ils sont intrépides à la guerre et excellens marins.

Les paysans se coiffent le plus souvent d'une espèce de calotte qui couvre des cheveux courts et plats. Mais ils

portent les jours de fêtes un chapeau rond relevé de chaque côté (1).

Quoique le climat soit fort chaud, ils sont surchargés de vêtemens. Ils ont des culottes amples, à la turque, et une espèce de jupe qui descend presque jusqu'aux genoux. Ils ont autour du cou une fraise ou un large rabat, et portent un léger manteau par-dessus leur habit.

Les matelots ont le bonnet de laine rouge des Catalans, une casaque de peau de mouton, et un pantalon rayé de barres transversales et longitudinales (2).

---

(1) Voyez la planche, pag. 241.

(2) Voyez la fig. 2 de la même planche.

ILE D'IVIÇA.

Ibiça ou Iviça, est la principale des îles Pityuses. Le costume des gens du peuple y est à-peu-près le même qu'à Mayorque.

Nous avons décrit plus haut leur habit de fêtes; voici leur costume ordinaire (1). Les hommes chaussés avec des esparterias, ont un pantalon et une veste de couleur sombre. Ils ont une cravate autour du cou, un bonnet rouge surmonté d'un gland, avec une bordure de couleur.

(1) Voyez la planche en regard.



Villageois de l'Ile d'Yviza

I
lar,
pai
pel
dou
gor
cou
Le
pay
gar
qui
die
I
lei
des
noi
des
Qu

(

Les femmes portent par-dessous un large chapeau rond de feutre ou de paille, une coiffure particulière appelée *rebozillo* (1). C'est une guimpe double, renflée en globe sous la gorge, et dont la partie supérieure couvre la tête en cachant les cheveux. Le visage seul est découvert. Les paysannes riches ont des rebozillos garnis de broderies et de dentelles qui rendent cette parure fort dispendieuse.

Leur habillement est un corset baleiné, recouvert en soie noire avec des manches étroites. La jupe est noire ou blanche. Elles portent par-dessus un tablier d'indienne à fleurs. Quelquefois le tablier est blanc dans

(1) Voyez la fig. 2 de la même planche.

sa partie inférieure, mais la bavette ou la partie supérieure est peinte et représente une large fleur.

Quelques-unes ont des colliers d'or ou de perles garnis d'une croix d'or ou d'une médaille. Leurs doigts sont couverts de bagues; elles portent à leur côté des chaînes d'or, des montres, de larges médaillons, ou d'autres bijoux.

Les habitans des villes ont le même costume que sur le continent espagnol. Mais les femmes de qualité aiment à se parer dans les occasions solennelles de l'ancien costume national qui remonte, pour le moins, au temps du roi don Jayme Ier.

Hors de leurs maisons les dames sont affublées de la mantille qui laisse à peine soupçonner les avantages de

leur taille et de leur tournure, elles tiennent à la main avec leur éventail, un long chapelet orné de glands d'or et d'une croix du même métal.

Leur chaussure extrêmement étroite et garnie de talons hauts, conserve et fait valoir la petitesse de leurs pieds.

Les personnes de distinction, même les simples commerçans, parlent l'idiome castillan; mais le commun des insulaires n'a pas entièrement oublié l'ancienne langue baléare qui se rapproche du basque et par conséquent du patois de plusieurs parties méridionales ou orientales de la France, vers les Pyrénées et jusqu'aux Cévennes mêmes.

C'est ce qui a fait dire à plusieurs auteurs, que les insulaires de Mayorque et d'Iviça parloient *la langue*

limousine. On retrouve au surplus dans cet idiome une multitude de termes grecs, latins, arabes, catalans, castillans et languedociens; enfin on y reconnoît des traces de l'idiome des Carthaginois, des Goths et des Vandales. Le fond de la langue mère s'est à-peu-près perdu, il n'en est resté de vestige que dans l'accent particulier aux habitans de ces îles.

Telles sont en Europe les possessions de l'Espagne, qui depuis la découverte de l'Amérique s'est emparée de presque toute la partie méridionale du nouveau monde et d'une partie de l'Amérique septentrionale elle-même, puisque le Mexique s'y trouve compris.

L'Espagne possède de plus en Asie au sud-est du Japon, l'île de Gua-

han, les îles Mariannes et les Philippines; sur la côte d'Afrique Ceuta, Oran et d'autres places importantes, enfin les îles Canaries, que leur situation heureuse fit surnommer par les anciens les îles Fortunées.

D'aussi vastes domaines distribués dans toutes les contrées de l'univers, rendirent autrefois cette puissance formidable. Il n'eût tenu qu'à elle peut-être de dominer sur toute l'Europe; mais l'attention de son gouvernement fut distraite par la nécessité de maintenir sous le joug les colonies américaines, beaucoup trop disposées à saisir la première occasion de recouvrer leur indépendance.

D'autres circonstances intérieures ont concouru à paralyser cette monarchie, jadis si redoutable à la

France, si inquiétante pour les deux mondes, et qui, il y a moins d'un siècle, sous le turbulent Albéroni, avoit placé dans les mains du czar Pierre Ier. un levier avec lequel elle menaçoit de bouleverser toute l'Europe.

Aujourd'hui, malgré des possessions immenses dans les deux hémisphères, pour lesquelles LE SOLEIL NE SE COUCHE JAMAIS, selon la belle expression d'un orateur, malgré le caractère noble, fier et belliqueux des Espagnols, ce pays ne peut plus jouer qu'un rôle secondaire.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME CINQUIEME.

Fin de la Table du 5e. volume.

L'ESPAGNE

ET

LE PORTUGAL.